

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 1^{er} février 1924

Sommaire :

Les " Conversations de Malines ",
G. K. Chesterton
Conclusions d'une Enquête

Cardinal Mercier
Vicomte Henri Davignon

sur le Nationalisme

Maurice Vaussard
Comte Perovsky
P. Mac Carthy
Paul Cazin

Lénine

Lettre d'Irlande

Les fées du jour de l'an

Lettre de mon oncle curé

sur le parler belge

Omer Englebert
Th. Bondroit

La Présentation au Temple

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'incinération à la Chambre,
J. Schyrgens.

La Semaine

❧ Il semble bien que les Français ont été un peu fort dans le Palatinat. Le résultat de l'enquête est écrasant. Quelle erreur de croire qu'on peut, à l'aide du sabre et de l'or, créer un séparatisme durable. Le Palatinat a vomé son pseudo-gouvernement, comme nous avons vomé notre Conseil de Flandre.

conclusion en grand. Comme il fait bon vivre en Belgique!...

❧ Grand scandale financier à la Chambre française. Les milliards des Régions dévastées n'ont pas servi qu'à reconstruire. De puissantes influences politiques se sont traduites en gros avantages financiers. En Angleterre, pendant la guerre, la finance a trahi. En Allemagne quelques magnats émergent de la misère générale. En France la corruption du régime parlementaire et le règne des coteries ont abouti à la

❧ Maurras fera huit mois de prison parce que quelques-uns de ses disciples ont purgé et badigeonné trois adversaires politiques. Et cet arrêt vient après l'acquiescement d'une Germaine Berton et la condamnation à 3000 fr. d'amende d'un fonctionnaire coupable d'avoir volé un demi-milliard. Voilà ce qu'un demi-siècle de République... de gauche a fait de la Justice.

❧ Rien à dire encore de l'avènement du travailisme en Angleterre, si ce n'est que Mac Donald n'a pas attendu longtemps pour se déclarer Anglais avant tout.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

(Tél. : 299.45 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT
D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

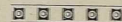
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

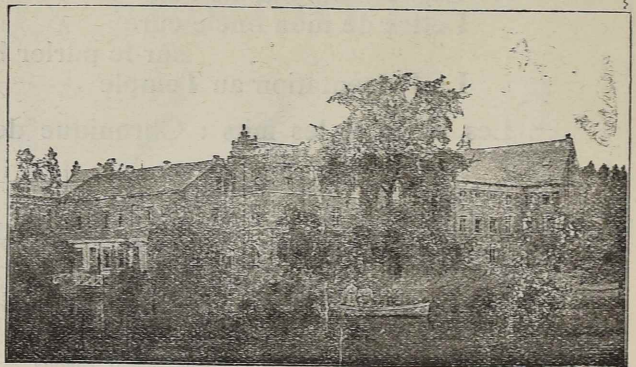


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Les " Conversations de Malines ",⁽¹⁾

Voilà deux années, et davantage, que je suis en relations intimes avec quelques personnalités du monde Anglican auxquelles je porte une estime profonde et une affection sincère. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois ; nous avons échangé avec elles des correspondances au sujet de ce que nous avons le plus ardemment à cœur, les intérêts de l'Église Catholique notre Mère.

Il ne nous serait pas venu à la pensée de vous mettre au courant de ces relations, pour la raison fort simple que leur objet est, de sa nature, confidentiel et que nous nous sommes engagés, au surplus, de part et d'autre, à n'en rien livrer au public sans un accord préalable.

Cet accord a été gardé. L'Archevêque de Cantorbéry n'a rien révélé de ce qui forma le thème de nos conversations et de leurs conclusions, mais il a jugé l'heure venue pour lui de fixer ses coreligionnaires sur l'attitude qu'il avait prise à l'égard de nos conférences. C'était, de sa part, un acte de loyauté auquel nous accordâmes, d'ailleurs, notre plein acquiescement. C'était aussi un acte de courage, car, étant donné l'état d'esprit, déclaré ou sourd, très répandu encore dans les milieux anglais non catholiques, et que l'on désigne souvent d'un mot, « l'antipapisme », il était aisé de prévoir qu'un témoignage de déférence, ne fût-il qu'implicite et indirect, à un évêque, à un Cardinal de l'Église de Rome, attirerait à son auteur autre chose que des sympathies et des compléments.

Dans une Lettre datée de Noël 1923, adressée aux archevêques et aux métropolitains de la communion anglicane, le Dr. Randall Davidson, archevêque de Cantorbéry, fait allusion aux « Conversations de Malines » et déclare que, sans y avoir officiellement engagé son autorité, il ne les a pas ignorées, y a pris intérêt, en espère des résultats heureux.

Les milieux protestants et un certain nombre de catholiques s'émerveillent fort de cette révélation. Pendant plusieurs semaines, les journaux et les revues y ont vu un thème à vives controverses, dont l'écho a passé la Manche ; le désir du public d'avoir chaque matin des nouvelles à sensations, l'ardeur des journalistes à lui en fournir qui allassent crescendo, créèrent autour de nos paisibles réunions de Malines une atmosphère d'agitation factice, à laquelle il est de mon devoir de les soustraire.

Je vous dirai les faits, à l'effet de les rétablir dans la simplicité de leur vérité.

Je vous en fournirai les raisons déterminantes.

Et, puisque l'occasion heureuse m'en est offerte, j'essaierai d'en tirer, Chers Confrères, pour vous et pour nous un enseignement qui fait loi dans le ministère pastoral.

I

Les Faits

Les autorités religieuses, les hommes d'ordre attentifs à l'évolution des idées et des événements, s'effraient de la déchristianisation des masses et de la rapidité avec laquelle la disparition de la Foi au surnaturel mène à la négation de toute religion. Le phénomène est général, mais il est plus grave, plus saillant chez les nations protestantes qu'en pays catholiques.

Déjà Newman, en 1877, l'écrivait : « J'ai toujours pensé, disait-il, que nous sommes arrivés à une époque où l'infidélité se répand partout. En fait, pendant ces dernières années, les eaux se sont élevées comme un déluge. J'entrevois, pour après ma mort, le moment où seuls les sommets des montagnes apparaîtront comme des îles

» dans le désert des eaux. » Et il ajoutait : « Je parle surtout du monde protestant. » (1)

Oui, « surtout dans le monde protestant », parce que, là, les divergences doctrinales des « confessions » ou « dénominations » qui s'y multiplient, privent les consciences religieuses du spectacle lumineux et réconfortant de l'unité dans la Foi. La désagrégation de la communion protestante conduit au libéralisme en matière religieuse, c'est-à-dire, à cette sorte de croyance vague que toutes les religions représentent des opinions libres qui se valent, pour la raison qu'aucune d'elles ne peut invoquer à son profit les preuves d'une Révélation positive et divine ; alors, l'indifférentisme religieux lui-même conduit inévitablement à l'irreligion, au sectarisme antireligieux.

Les Protestants clairvoyants virent se réaliser les prédictions de Newman. Ceux d'entre eux qui ont gardé la Foi à la divinité du Christ et de son Église, ceux qui prient pour eux-mêmes et pour les âmes dont ils ont la charge, discernent le péril, se sentent le devoir de s'appliquer à le conjurer. Eux aussi croient à la parole des Actes des Apôtres : « Il n'y a de salut que dans le Christ », « *Non est in alio aliquo salus* » (2).

C'est un groupe de ces hommes de Foi, une élite intellectuelle et morale, que la divine Providence a conduite vers nous et que nous eûmes la consolation d'accueillir.

Nos deux premiers visiteurs furent Lord Halifax, que toute l'Angleterre, sans distinction de religion, ni de parti, vénère et affectionne, et M. l'abbé Portal, fils de Saint Vincent de Paul, prêtre de la Mission, ancien Supérieur de Grand Séminaire, et qui fut intimement mêlé, sous Léon XIII, à la question de la validité des Ordinations anglicanes ; il exerça aujourd'hui auprès de la jeunesse universitaire de Paris un apostolat de premier plan.

Ils nous procurèrent, en octobre 1921, l'occasion de faire personnellement leur connaissance et nous revinrent les 6, 7 et 8 décembre de la même année, accompagnés de deux Anglicans de marque, le Dr. Armistage Robinson, doyen de Wells, ami intime de l'Archevêque de Cantorbéry, et le Dr. Frère, supérieur de la communauté religieuse des Résurrectionnistes, devenu depuis lors évêque de Truro, l'un et l'autre auteurs de publications hautement appréciées sur des sujets scripturaires et d'ancienne littérature chrétienne.

Pour leur donner accueil, nous invitâmes à se joindre à nous, M. l'abbé Portal, et notre savant et dévoué Vicaire Général, Mgr Van Roey, Maître en théologie de l'Université de Louvain.

Il fut, dès l'abord, entendu que l'objet et les résultats éventuels de nos entretiens resteraient privés, jusqu'au jour où, de commun accord, nous jugerions utile et opportun d'en publier les conclusions.

Les deux groupes se retrouvèrent à Malines en mars 1923.

En novembre de la même année, eut lieu une troisième réunion à laquelle prirent part, cette fois, outre le doyen Robinson et le Dr. Frère, le célèbre Dr. Charles Gore, ancien évêque d'Oxford, sorti du ministère actif pour se vouer exclusivement à ses travaux de science religieuse, et le Dr. Kidd, Préfet du Keble College, un des hommes les plus considérés d'Oxford.

Mgr Batiffol, chanoine de Notre-Dame de Paris, si universellement estimé pour ses travaux sur les origines chrétiennes, et M. l'abbé Hemmer, curé de Saint-Mandé, qui professa jadis l'histoire à l'Institut Catholique de Paris, avaient bien voulu venir se joindre à nous et nous apporter leur précieux concours.

Tels étaient nos hôtes : voici quel fut le caractère de nos réunions. Celles-ci, de la première à la dernière, furent *privées* : c'étaient des *conversations* dans un salon privé.

Ce n'était donc pas la rencontre d'autorités ecclésiastiques envoyant l'une vers l'autre leurs délégués officiels.

(1) WILFRID WARD : *The Life of Newman*, II, p. 416.

(2) Act. Ap. IV, 12.

(1) Lettre de Son Éminence à son Clergé.

Cette déclaration que nous émettons ici, l'archevêque de Canterbury l'a formulée nettement dans son message à ses Métropolitains ; on semble n'avoir pas voulu le remarquer. Il savait, certes, ses amis en relation à Malines avec des membres du clergé catholique ; il suivait avec un sympathique intérêt le développement de nos entretiens, mais, dès l'abord, il avait tenu à affirmer, comme nous-même d'ailleurs, que nous n'engagions d'aucune façon, ni les communautés auxquelles nous appartenons, ni l'autorité que, dans une certaine mesure, nous représentions.

Nos échanges d'idées ne furent donc pas des « négociations ». Pour négocier, il faut être porteur d'un mandat et, ni de part ni d'autre, nous n'avions de mandat. Aussi bien, en ce qui nous concerne, n'en avions-nous pas sollicité : il nous suffisait de savoir que nous marchions d'accord avec l'Autorité suprême, bénis et encouragés par Elle.

Nous nous mimés à l'œuvre, animés d'un même désir de mutuelle compréhension et d'aide fraternelle.

Évidemment, sur plusieurs questions fondamentales le désaccord des deux groupes était notoire ; de part et d'autre, on en avait conscience. Mais, nous nous disions que si la vérité a ses droits, la charité a ses devoirs ; nous pensions que, peut-être, en parlant à cœur ouvert et avec la persuasion intime que, dans un vaste conflit historique, qui a duré des siècles, tous les torts ne sont pas d'un seul côté ; en précisant les termes de certaines questions en litige, nous ferions tomber des préventions, des méfiances, dissiperions des équivoques, aplanirions les voies au bout desquelles une âme loyale, aidée de la grâce, découvrirait, s'il pouvait plaire à Dieu, ou retrouverait la vérité.

Le fait est qu'à l'heure de clôture de chacune de nos trois réunions, les membres se sentaient plus étroitement liés, plus confiants les uns dans les autres, qu'à leur prise de contact. Nos hôtes nous l'ont dit ; nous l'ont écrit ; nous leur avons tenu le même langage ; je suis heureux de le répéter ici.

Cependant, l'on pense bien que, lorsque surgirent des questions essentielles — telle la Primauté du Pape définie par le Concile du Vatican, et qui fut la première et la dernière à l'ordre du jour — ni mes amis ni moi n'eûmes, un instant, la pensée de sacrifier à un désir insensé d'union à tout prix un seul article du Credo catholique, apostolique et romain.

Nos rencontres furent donc des conversations privées ; elles n'engageaient que notre responsabilité personnelle ; elles eurent un caractère amical ; j'ajoute qu'elles furent instructives et édifiantes.

Aucun livre ne vaut un commerce oral. La conversation est révélatrice de choses intimes qui ne passent pas dans la lettre imprimée.

Les hommes sont faits pour s'aimer les uns les autres ; il n'est pas rare que des cœurs mutuellement étrangers qui auraient pu, à distance, se croire ennemis, goûtent, à se comprendre un charme pénétrant qu'ils n'auraient pas soupçonné.

Nos compagnons, à leur départ, avaient l'âme dilatée. C'est peut-être la première fois, depuis quatre cents ans, disait l'un d'eux, que des hommes d'études, protestants et catholiques, aient pu s'entretenir, avec une franchise entière, pendant des heures et des heures, sur les sujets les plus graves qui intellectuellement les divisent, sans qu'un instant la cordialité de leurs rapports en ait été troublée, ni leur confiance dans l'avenir déconcertée.

Assurément, le rapprochement des cœurs n'est pas l'unité dans la Foi, mais il y dispose.

Des hommes, surtout des groupements d'hommes qui ont vécu longtemps étrangers les uns aux autres, dans une atmosphère chargée de méfiances sinon d'animosités, ancrées dans les profondeurs des consciences par une tradition quatre fois séculaire, sont mal préparés à se rendre aux argumentations, si serrées soient-elles, que veulent leur imposer leurs contradicteurs.

Avant de définir la justification chrétienne, le Concile de Trente ne dit-il pas que, pour s'y disposer, il faut préparer les cœurs à écouter la parole de Dieu : « *Præparate corda vestra Domino* » ? (1)

Si la Providence divine a conduit vers nous, plutôt que vers d'autres plus directement mêlés à des controverses religieuses, certains chrétiens dissidents, ne serait-ce pas, parce que, à raison même de notre isolement, il nous était possible d'accomplir, dans une atmosphère plus sereine, une tâche toute préliminaire à des négociations et à des déterminations qui devraient éventuellement se poursuivre et se conclure ailleurs ?

Au milieu même du bruit qui se faisait autour de la Lettre de l'Archevêque à ses Métropolitains, le membre de nos réunions auquel je

faisais allusion à l'instant, m'écrivait : « Il serait malaisé à qui n'habite pas l'Angleterre de mesurer l'importance que prendra dans l'opinion publique le résultat qui vient d'être acquis. Même si le succès est peu considérable, je crois qu'il marquera pour beaucoup un point de départ vers de nouveaux progrès et que nous aurons les meilleures raisons d'en rendre grâce à Dieu. » (1)

Au surplus, à l'issue de chacune de nos conférences nous primes congé les uns des autres en nous promettant de prier, de faire prier nos oncles pour le succès de la cause sainte qui nous avait réunis.

Il me souvient que le Dr. Kidd, au début de notre dernier entretien, me disait et j'espère qu'il ne trouvera pas indiscret que je le redise : « J'ai prié avec mes élèves avant de quitter Oxford et je sais qu'ils invoquent en ce moment l'Esprit-Saint pour le succès de nos travaux. »

Quant à nous, mes chers Confrères, nous savons que, dans son Encyclique « *Provida Materis* » du 5 mai 1895, le Pape Léon XIII, de sainte mémoire, demanda aux catholiques du monde entier des prières spéciales à l'Esprit-Saint, « pour la réconciliation, qu'il espérait avec une ferme confiance, de nos frères séparés. » Nous savons que, reprenant avec plus d'ampleur encore, dans son Encyclique « *Divinum illud munus* » du 9 mai 1897, la même pensée, il prescrivait une neuvaine de prières, à laquelle vous restez fidèles chaque année, de l'Ascension à la Pentecôte, afin de hâter la réalisation bénie de l'unité chrétienne, « *ad maturandum christianam unitatis bonum.* »

Le Pape Benoît XV n'a-t-il pas encouragé une octave de prières, du 18 janvier, fête de la chaire de Saint Pierre, au 25 janvier, fête de la conversion de saint Paul, pour obtenir le retour de nos frères séparés à l'unité de l'Église ?

Et notre Père bien-aimé, le Pape Pie XI, ne nous révèle-t-il pas les sentiments de charité et de piété de sa grande âme lorsque, dans son Encyclique si paternelle, « *Ecclesiam Dei* », Il invite les Latins et les Orientaux à se mieux comprendre et prie ceux-ci de ne pas rendre l'Église Romaine responsable des préjugés, des torts personnels de ceux-là ; lorsque, aux uns et aux autres Il demande de prier, afin que se réalise l'accord de tous les peuples dans l'unité oecuménique, « *haec populorum omnium in oecumenica unitate consensio* » ?

Tel est donc l'exposé rapide des faits.

Voici le pourquoi de nos « conversations ».

II

Pourquoi ces conversations ?

Pourquoi ? Tout d'abord, parce que je n'ai pas le droit de me dérober à une occasion qui vient à moi de faire un acte de charité fraternelle et d'hospitalité chrétienne.

Pour rien au monde, je ne voudrais autoriser un de nos frères séparés à dire qu'il a frappé de confiance à la porte d'un évêque catholique romain et que cet évêque catholique romain a refusé de lui ouvrir.

Une grande nation fut, pendant plus de huit siècles, notre sœur aimée ; elle donna à l'Église une phalange de saints que nous honorons encore aujourd'hui dans notre liturgie ; elle a gardé au sein d'un vaste empire, des ressources étonnantes de vitalité chrétienne, elle exerce un rayonnement immense sur d'innombrables missions, mais elle porte au flanc une blessure ; nous, catholiques, maintenus par la grâce de Dieu dans la vérité intégrale, nous nous lamentons sur le déchirement criminel qu'elle arracha, il y a quatre siècles, à l'Église notre Mère ; et, ce sont des catholiques qui voudraient qu'à l'exemple du Lévitte et du Prêtre de la Loi ancienne réprouvés par notre divin Sauveur dans la parabole du Samaritain, un évêque catholique passât à côté de ce grand blessé, dans une indifférence superbe, refusât de verser une goutte d'huile dans sa plaie béante, de la bander, et de s'essayer à amener l'infirme à l'hôtel-Dieu où l'appelle la divine Miséricorde !

Je me serais jugé coupable, si j'avais commis cette lâcheté.

(1) Avec la permission de l'auteur nous citons l'original : « It is hard for any one outside England to understand how serious the step will appear in the public mind, both among those who care deeply and among those who do not. Even if we get but little further at present, I believe that this will mean a new outlook for very many, and that we shall have good reason for true gratitude to God... »

(1) I Regum, VII, 3.

Oh ! je le sais, ceux qui nous jugent de travers, ne voudront pas méconnaître nos intentions charitables, mais ils estiment notre intervention inopportune et inefficace.

Inopportune, parce qu'il vaut mieux, selon eux, laisser les Églises séparées aller à une décomposition complète, s'accuser plus fort le contraste entre l'erreur et la vérité : arrivé aux extrêmes, le mal épouvantera, et ce sera l'heure du triomphe de la vérité.

Inefficace, parce que, semble-t-il, je n'emploie pas la bonne méthode d'apostolat, celle des conversions individuelles.

Pesons, un instant, ces deux griefs.

Je ne trouve nulle part préconisée ni approuvée dans l'Évangile la politique du pire. J'y lis, au contraire, qu'il ne faut pas étouffer la mèche qui fume encore.

Que des protestants croyants tombent dans le libéralisme en matière religieuse, que ses victimes deviennent indifférentes à toute religion positive, aboutissent à l'irréligion, aillent grossir les rangs de l'athéisme, et bientôt après, ceux de l'anarchie : c'est un mal, un grand mal.

Des chrétiens sincères se sentent impuissants — ne le sommes-nous pas nous-mêmes dans une moindre mesure ? — à enrayer ce mal, font appel à notre aide secourable, nous invitent tout au moins à nous concerter avec eux pour enrayer l'irréligion et il se trouverait des esprits outranciers pour nous l'interdire !

Voilà donc, déjà, un premier service positif à rendre à nos frères séparés, une première raison de les accueillir à cœur ouvert.

Soit, dira-t-on peut-être, mais là n'était pas votre objectif principal : il s'agissait, avant tout, d'exercer une action directe sur des croyants, membres de « la Haute-Église », afin de les ramener à l'Église de Rome.

L'objet principal ! Qu'en savez-vous ? Nous n'avons jamais sérieusement, par ordre d'importance, les motifs inspirateurs de notre conduite.

Nous avons considéré une situation d'ensemble où nous apparaissent des âmes, soucieuses à la fois d'elles-mêmes et de leur influence sociale. Nous avons eu la confiance de penser que nous pouvions rendre un service d'aide spirituelle à nos frères et trouvé là une seconde raison de converser avec eux.

Mais vous jugez que nous nous y prenons mal pour dénouer cette situation : notre méthode de travail est, selon vous, maladroite ; l'expérience vous a appris qu'il faut renoncer à agir sur les collectivités ; il faut ne viser que les individus.

De quel droit limitez-vous l'action de la divine Miséricorde ? Agissez, tant que vous le pouvez, sur les individus ; éclairez, de votre mieux, chacune des âmes que Dieu met sur votre chemin, priez pour elle, dévouez-vous à elle, parfait ; nul ne pourrait songer à vous en blâmer.

Mais, qu'est-ce qui vous autorise à écarter les collectivités ? C'est votre exclusivisme qui est condamnable.

Laissez-moi rafraîchir vos souvenirs. Écoutez la grande voix de Léon XIII, qui, le 14 avril 1895, dans sa Lettre Apostolique « *Aman-tissimæ Voluntatis* », s'adressait, non aux individus, mais à la masse du peuple anglais, « *ad Anglos* ». Relisez cette Encyclique, elle a pour destinataire la nation appelée par le Pape « *gens Anglorum illustris* » ; et quand, au moment de conclure, le saint Pontife pressent les objections que des pessimistes opposaient à son optimisme, il écrit : « Des difficultés, il y en a, oui, mais elles ne sont pas de nature à ralentir » le moins du monde notre charité apostolique, ni à décourager vos » volontés ». « Difficultates, si quæ sunt, non sunt tamen ejusmodi ut » aut caritatem nostram Apostolicam omnino iis retardari, aut volun- » tatem vestram deterreri oporteat ». « Sans doute, les révolutions et » une séparation plusieurs fois séculaire ont enraciné des dissentiments » dans les cœurs ; mais, est-ce une raison de renoncer à tout espoir » de réconciliation et de paix ? » « Esto, quod rerum conversionibus » ac diuturnitate ipsa dissidium convulserit : num ideo reconcilia- » tionis perisque remedia respuat omnia ? » « Nullement, s'il plaît » à Dieu ». « Nequaquam ita, si Deo plaet. »

« Pour évaluer les résultats que peut promettre l'avenir, il ne faut » pas se baser seulement sur des calculs humains, il faut surtout » tenir compte de la puissance et de la miséricorde de Dieu ». « Sunt » eventus rerum, non provisione humana tantummodo sed maxime » virtute pietateque divina metiendi. »

« Lorsque nous, sommes aux prises avec une œuvre vaste et labo- » rieuse », — c'est toujours le Pape qui parle — « ayons une intention » droite et le cœur généreux ; et Dieu alors sera avec nous ; c'est à » triompher des obstacles que se révèle avec le plus d'éclat la beauté » de l'action de la divine Providence. » « In rebus enim magnis atque » arduis, si modo sint sincero et bono animo susceptæ, adest homini » Deus, cujus Providentia ab ipsis inceptorum difficultatibus capit » « quo magnificentius eluceat. »

Une année et demie plus tard, en septembre 1896, le Pape se voit obligé d'infliger aux Anglicans une déception amère : il proclame l'invalidité de leurs ordinations. Va-t-il abandonner ses larges espoirs et ne préconiser plus que la propagande d'individu à individu ? Au contraire, il conclut sa Lettre Apostolique « *Apostolica cura* » par un appel direct aux ministres qu'il a en la douleur de peiner et il conjure les individus et la masse de s'inspirer ensuite de l'exemple de leur conversion.

« Nous ne cesserons pas, dit-il, de travailler, autant que nous le » pourrons, à leur réconciliation avec l'Église ; les individus et les » groupes trouveront alors en eux, c'est notre ardent désir, de puissants » exemples à imiter. » « Nos quidem, quantum omni ope licuerit, eorum » (religionis ministrorum) cum Ecclesia reconcilia'ionem fovere non » desistemus ; ex qua *singuli* et *ordines*, id quod vehementer cupi- » mus, multum capere possunt ad imitandum. »

C'est que, mes chers Confrères, aujourd'hui encore, en dépit de toutes les déclamations emphatiques sur les progrès intellectuels des masses populaires, sur l'indépendance de leur pensée et la souveraineté de leurs initiatives, le peuple ne précède pas, il suit, il ne commande pas, il obéit. Même en démocratie, le régime social reste oligarchique. Des tribuns démagogues, d'une part, des élites, d'autre part, se disputent l'hégémonie des foules, les premiers pour prêcher la violence et soulever les révolutions, les seconds, pour sauvegarder l'ordre et la discipline.

Si donc il est dans le plan de la divine Providence, que nos frères séparés de nous depuis Luther, Henri VIII et la reine Elisabeth, rentrent un jour dans le giron de l'Église, il appartient aux élites d'ouvrir les voies à ce mouvement de retour. Que des autorités morales respectées de tous, entrent dans une conception plus sereine des relations voulues par le Christ entre les fidèles, l'épiscopat et la Papauté, un grand pas sera fait dans le sens de l'unité catholique. C'est ce que Léon XIII déclarait si nettement, dans sa Lettre « *ad Anglos* » ; c'est ce dont, à la suite de cet illustre Pontife, nous avons essayé de nous pénétrer dans nos « conversations de Malines ».

Si, après cela, vous nous demandez quelles étaient, quelles sont encore aujourd'hui nos espérances, nous ne pouvons que vous répondre, avec Notre Saint-Père le Pape Pie XI, que « l'unité catholique des peuples dans la foi est, avant tout, l'œuvre de Dieu, » « *Hæc populorum omnium in ecumenica unitate consensio opus in primis est Dei...* » (1). La Providence universelle la réalise dans le temps avec force et douceur, « attingit... ad finem fortiter et disponit omnia suaviter » (2), mais l'heure des résultats est son secret. Il y emploie les causes secondes ; aux apôtres de son divin Fils, Il daigne demander leur collaboration : de personne Il ne réclame, à personne Il ne promet le succès.

III

Un Enseignement

La condition essentielle de la fécondité de l'apostolat

Cette condition, le Vicaire du Christ nous l'a rappelée dans cet avertissement : « Les grands événements religieux de l'histoire ne se peuvent évaluer par des calculs humains. »

Dans une œuvre dont le résultat est le salut des âmes, le facteur essentiel n'est ni la sagesse humaine, ni la sagacité des tacticiens, c'est la bonne simplicité évangélique, la foi à la divine miséricorde, à la toute-puissance de la grâce qui suppléera, au besoin, à l'insuffisance des procédés.

Cette foi ardente est à l'origine, au milieu, au terme de tout effort d'apostolat.

Seule, elle est capable de soutenir la constance du missionnaire : seule elle lui assurera, quoi qu'il advienne, sa récompense.

Dans le domaine surnaturel, « ce n'est, dit saint Paul, ni de vouloir, » « ni de courir qui importe, c'est de se fier à la miséricorde de Dieu. » « *Neque volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* » (3)

(1) Encycl. *Ecclesiam Dei*.

(2) Sap. VIII, 1.

(3) Rom. IX, 16.

« Vous aurez beau planter, dit-il encore, arroser vos plantations, « un seul a le pouvoir de donner aux organismes vivants, la croissance, c'est Dieu. » « Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus. » (1)

Vous vous impatientez, le succès est lent à venir, vos peines vous semblent perdues. Soyez sur vos gardes ; la nature et ses empressements vous égarent : un effort de charité n'est jamais perdu. Mais « les fruits de salut réclament une longue patience : » « fructum afferatis in « patientia » (2)

Ne voyez-vous pas comment la Providence conduit les causes secondes ? Dans l'ordre de la nature, le laboureur jette les graines dans ses sillons laborieusement creusés, puis il laisse passer les frimas de l'hiver, il attend le soleil du printemps, les chaleurs de l'été, et ce n'est qu'après cette longue attente, faite d'alternances de craintes et d'espoirs, qu'il a enfin la joie de récolter et d'enranger ses moissons.

Nous aussi, moissonneurs d'âmes, le Christ nous en a prévenus, nous avons à semer à la sueur de notre front, et, le plus souvent, dans les larmes, ayant que sonne l'heure de la moisson ; et quand sonnera cette heure bénie, un autre vraisemblablement aura pris notre place. « Alius est qui seminat, et alius est qui metit. » (3). « Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. Eantes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos. » (4)

Conclusion

Mes bien chers Confrères, je conclus. Si j'ai pris aujourd'hui la parole pour vous mettre au courant d'un effort qui, dans ma pensée, devait rester secret, c'est parce que je me suis aperçu que plusieurs de nos confrères d'Outre-Manche, égarés par des informations fantaisistes et des commentaires hasardés de la presse, interprétaient erronément mon action et s'en offensaient : c'est aussi parce que, dénaturée à vos yeux, cette action eût pu, non seulement me priver d'un pieux concours que j'attends de vous en ceci comme en tout ce qu'il m'est donné d'entreprendre à la gloire de notre Dieu, mais fausser même la conception spirituellement désintéressée que vous devez vous faire de l'apostolat.

J'espère avoir réussi à dissiper le léger nuage de poussières qui un instant, s'est interposé entre nos amis d'Angleterre et nous-même.

J'espère aussi, avoir avivé vos sympathies pour la cause sainte de l'unité de l'Église, en réponse au vœu suprême du Pasteur des pasteurs, le Pasteur par excellence, Notre Seigneur Jésus : « Ut « omnes unum sint ». « Que tous ne fassent qu'un ! »

« Je suis le bon Pasteur, dit-Il ; je connais (d'une connaissance « toute chargée d'amour) les brebis qui sont miennes, et celles « qui sont miennes me connaissent, de même que mon Père me connaît (et m'aime) et que je connais (et que j'aime) mon Père. Aussi « donné-je ma vie pour le troupeau (confié à mes soins) ; « Ego sum « Pastor bonus : et cognosco oves meas et cognoscunt me meae, sicut « novit me Pater et ego agnosco Patrem. »

Mais aussitôt, Il ajoute : « Puis, j'ai d'autres brebis encore, — Il ne dit pas : « Je les aurai », ni « Je les voudrais avoir. » Il dit : « Je les ai, elles sont à moi, *habeo* ; — oui, « J'ai d'autres brebis encore qui, présentement, ne font pas partie de mon bercail ; il faut me les amener, et alors, quand vous me les aurez amenées, proche de moi, et qu'elles entendront ma voix, il n'y aura plus qu'un seul bercail et un unique Pasteur. » « Et alias oves habeo, quae non sunt « ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, « et fiet unum ovile et unus pastor. » (5)

Vous l'avez entendue, mes chers Confrères, la parole du Maître : « Oportet », « il faut me les amener ».

Allez donc dans les broussailles, le long des sentiers rocailleux, sous le soleil brûlant du désert, allez partout où il y a des brebis à découvrir et à sauver.

Ne vous préoccupez pas du succès ; Dieu ne l'exige pas de vous ;

(1) I Cor. III, 7.

(2) Luc. VIII, 15. Cfr. II Cor. VI, 4.

(3) Joan. VI, 38.

(4) Ps. CXXV, 5-6.

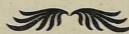
(5) Joan. X, 14-16.

ce qu'Il réclame de vous, dit saint Bernard, c'est le soin des malades, Il se réserve de les guérir : « Curam exigeris, non curationem. » (1).

A travers tout l'exercice de votre ministère pastoral, priez, peinez, donnez, dépensez-vous ; commencez, tenez bon, persévérez ; fidèles toujours au mot de saint Bernard, « ne perdez jamais confiance ; à vous le travail, à Dieu le succès, « Noli diffidere, curam exigeris, non curationem. »

Votre tout dévoué en X^o

† D. J. Card. MERCIER, Archev. de Malines.



G. K. Chesterton

Le 5 février, le comité des Grandes Conférences Catholiques tente une expérience hardie. Il fera entendre à son vaste et fidèle auditoire une conférence en anglais. La connaissance de cette langue a toujours été fort répandue en Belgique. Elle s'est accrue pendant la guerre ; et, d'ailleurs, n'est-elle pas indispensable à toute personne soucieuse de posséder une culture générale ? On ne conçoit pas une conférence de G. K. Chesterton dans une autre langue. C'est l'auteur d'*Orthodoxy*, en effet, qui occupera la tribune de la salle de l'Union Coloniale. Rare bonne fortune digne de susciter le plus vif empressement. Peu d'artistes, moins encore de penseurs, ont une réputation aussi universelle que cet écrivain anglais, récemment venu au catholicisme romain, mais dont toute l'œuvre, toute la vie est une ascension spirituelle.

Le public des Grandes Conférences Catholiques l'aura remarqué : chaque fois qu'un orateur aux vues apostoliques — vint-il de France ou de Suisse — chercha devant lui une formule saisissante, originale ou harmonieuse pour caractériser une situation morale, un raccourci d'idées, le nom de Chesterton naquit sur ses lèvres.

Bruxelles sera la première cité du continent, je crois, à entendre Chesterton. Paris a reculé jusqu'ici devant la perspective de grouper un auditoire autour d'une parole anglaise. Il nous appartient vraiment, justifiant cette qualité de carrefour dont nous étions fiers autrefois, de révéler à un public de chez nous une figure aussi marquante et aussi originale.

* * *

Car rien de moins prévu, de moins classique, de moins traditionnel que ce gros homme blond, à la voix de tète, dans la force de l'âge et que le « *curriculum vitae* » par lequel il a atteint une notoriété analogue à la gloire. Né à Kensington (Londres), en 1874, son instruction scolaire se borna à une éducation secondaire à St Paul's School. Il suivit ensuite des cours de peinture et entra tout de suite dans le journalisme comme critique d'ouvrages d'art. Journaliste, il n'a jamais cessé de l'être, comme son frère Cecil, mort à la fin de la guerre. Cecil Chesterton avait d'abord été la proie des utopies du socialisme : idéologue et idéaliste, connu aux environs de 1906 comme le « *Fabian Socialism* », très distinct de ce qu'on appelle aujourd'hui le « *Labour Party* », mais à la base pourtant

(1) De Consideratione, Lib. IV, Cap. II.

de l'adhésion à ce parti de nombre d'artistes et d'intellectuels. Quand Cecil fonda le *New-Witness*, journal hebdomadaire, il s'était séparé de la « *Fabian Society* » et il entamait une campagne éblouissante contre l'embrigadement des partis.

C'est là que le rejoignit son frère « G. K. », comme le désigne communément la popularité, Gilbert Keith. La vie de *New-Witness* fut traversée par le procès que firent à Cecil Chesterton le directeur de la maison Marconi et M. Lloyd George y joua un rôle qui pesa fortement sur sa réputation politique avant la guerre.

Pourtant G. K. Chesterton n'a jamais pris l'actualité politique que comme un prétexte, un *topic*, pour donner cours à son éblouissante et profonde fantaisie. Et celle-ci n'est jamais plus vive que quand elle part d'un sujet religieux. La réalité elle-même, si précise, si commandée par de menus détails chez un écrivain qui a fait un livre sur Dickens et est une autorité reconnue en cette matière, apparaît en Chesterton comme transposée par une vie toute spirituelle.

Cela lui permet de toucher à tous les sujets. Non seulement à l'essai, ce genre propre à la littérature anglaise, et où il excelle et dans lequel il a réalisé ses deux chefs-d'œuvre *Heretics* et *Orthodoxy* ; mais au roman, au roman d'aventures, au roman policier, au roman fantastique et symbolique. Le plus connu sur le continent est *The Ball and the Cross*, « la Sphère et la Croix », qu'a publié en 1921 la *Revue Universelle*, et *The Innocence of Jather Brown*, traduit en français par notre compatriote et ami M. Émile Cammaerts.

Cependant le poète, le critique d'art et le dramaturge ne sont pas négligeables et le pèlerin, qui a écrit la *Nouvelle Jérusalem* un peu avant de faire sa définitive profession de foi catholique, nous montre un cœur fervent, ingénu et docile sous le polémiste et le constructeur spirituel.

* * *

Il apparaîtra à Bruxelles sous ces deux derniers aspects, comme l'indique le titre de sa conférence : « *The Escape from Paganism* ». Le traduirons-nous exactement par : Comment échapper au paganisme ? Je crois que, pour Chesterton, le point d'interrogation est de trop et que, dans sa pensée, c'est la fin du paganisme qu'il faut dire. Car, aux yeux de l'auteur d'*Orthodoxy*, le monde moderne est aujourd'hui dans un état assez analogue à celui de la société ancienne au moment du déclin du paganisme. L'expérience rationaliste n'est pas à son commencement, mais à sa fin. Et elle meurt au milieu de cette apparition de superstitions asiatiques qui marqua l'agonie de la raison antique. L'Église pourtant est la même, une et vraie. La comparer à ces doctrines incertaines est une laborieuse fumisterie. Le Christ est aussi loin de Confucius que de Lycurgue ou de Pierre le Grand.

Le paganisme, aujourd'hui comme hier, s'appuie sur trois éléments : le folklore populaire, la philosophie abstraite, l'adoration du démon familier. On peut dire pourtant que notre folklore, la tradition du « *paganus* » ou paysan, est en grande partie devenu chrétien et c'est là un sérieux avantage. Le reste est toujours une combinaison, fruit de l'alliance du sophiste et du mage. Mais la civilisation, qui est à reconstruire, avec eux ne fait pas un pas. Et nous sommes à un point mort, le même auquel aboutit la fin de l'empire romain. Les sophistes ne peuvent répondre à leurs propres objections et la barbarie est incapable de réparer les ravages dont elle est la cause. La magie ne sait plus comment faire obéir les démons que son incantation a évoqués. Une seule chose subsiste dans le monde et que l'avenir n'émeut point : la foi chrétienne.

Tel sera le thème de la conférence de Chesterton. Mais ce thème n'est qu'une sèche armature. Et ce serait mal connaître la manière de l'auteur de « *All things considered* » que de s'imaginer qu'il se tiendra dans le sec développement de ces lignes arides. Son plan arrêté, il est sûr de se livrer, en marge du sujet choisi, à cent allusions, anecdotes, paradoxes et considérations divers qui sont comme la phosphorescence d'un cerveau sous le frottement des idées. C'est un humoriste, un poète et un logicien.

Si l'on veut pénétrer dans la familiarité de ce rare esprit, qu'on lise le petit livre que lui a consacré M. Joseph de Tonquédec (*G. K. Chesterton, ses idées et son caractère*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale. Prix : 5 fr.). Que n'ai-je le loisir ici de suivre l'auteur ! Il est vrai qu'il nous livre de si fréquentes citations que rien ne servirait, sans elles, d'épouser son développement.

Du point de vue apologétique donnons néanmoins comment l'œuvre de Chesterton constitue un apport vraiment renouvelé :

« Non seulement, écrit M. de Tonquédec, Chesterton retrouve, contenues dans la doctrine de l'Église, les vérités que sa raison ou son instinct lui avaient fait découvrir, mais encore les parties de cette doctrine qui lui semblaient d'abord repoussantes ou bizarres, se révèlent peu à peu comme des sources de vie et de joie. Ce monde magique est plein d'inexplicables mystères, prend un sens à ses yeux, tandis qu'il parle sa Mère, la Mère qui sait tout. Alors sa confiance est gagnée ; il donne à l'Église une confiance sans réserves. »

* * *

Les Belges qui ont été en relations avec la vie britannique au début de la guerre, se souviendront des paroles écrites par G. K. Chesterton pour célébrer l'attitude de leur pays. Au rebours de nombre de déclarations proférées par des autorités politiques, si vaines et si douloureuses à relire aujourd'hui que l'idéalisme anglais a opéré sa courbe vers des illusions néfastes et des intérêts profitables aux seuls barbares, les phrases de Chesterton gardèrent une dignité et une mesure qui peut-être leur firent préférer les bruyantes démonstrations politiciennes. J'ai relu dans le *King Albert's Book*, étonnant album publié à la Noël de 1924 à l'initiative du *Daily Telegraph*, la page signée par le curieux paraphe gothique de G. K. Elle est intitulée « la plus large fenêtre du monde ». Et c'est d'une image de Memlinc que Chesterton veut parler, d'une image contemplée tout enfant, lors de son premier, de son seul voyage en Belgique. Comme elle lui apparaissait étroite, alors, comme il la voit vaste depuis que la Belgique a refusé l'offre des barbares !

Puisse-t-il nous dire comment, spirituellement, nous lui maintiendrons toute son envergure !

HENRI DAVIGNON.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



Conclusions d'une Enquête sur le Nationalisme (1)

Aux yeux de M. Joseph Hours et de M. l'abbé van den Hout, dont nous avons promis de discuter aujourd'hui les témoignages, le nationalisme — entendu au sens d'exagération du sentiment national — ne pose pas à la conscience des catholiques un problème doctrinal, mais un problème pratique, disons mieux : un problème moral.

Comme autrefois les jansénistes n'hésitaient point à condamner *en droit* les cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, mais déclaraient *en fait* ne point les trouver dans ce livre, « pareillement, combien de chrétiens, tout en condamnant *en droit* le nationalisme, déclarent n'en trouver, *en fait*, de traces que chez les peuples voisins ». Renoncer à « faire son *mea culpa* sur la poitrine des autres, entreprendre courageusement de s'examiner soi-même et de renoncer à ses propres erreurs », tel est pour chaque peuple, proclame M. Hours, le devoir présent.

Cet examen de conscience, s'il était loyal, aboutirait partout, déclare M. l'abbé van den Hout, notamment en Belgique et en France, à la constatation que la plupart des catholiques, guidés par un grand nombre de leurs pasteurs, font passer *pratiquement* l'intérêt national, ou même de plus étroites revendications linguistiques et raciques, avant l'intérêt de l'Église.

Soulignons en passant que la portée de cette accusation, souvent formulée dans certains milieux de démocrates chrétiens à tendances internationalistes, qui en tirent des conclusions parfois contestables, s'accroît ici du fait que son auteur est un prêtre formé aux strictes disciplines thomistes par le cardinal Mercier et ses successeurs à l'Université de Louvain, très sympathique, par ailleurs, sur beaucoup de points, aux idées d'*Action française*, et partisan d'une politique énergique à l'égard de l'Allemagne, aussi bien que d'une Rhénanie indépendante (2).

Dans la question, si controversée en Belgique, de l'Université de Gand, il a réussi à mécontenter partisans comme adversaires fanatiques de la « flamandisation » de cette Université, mais à émouvoir quelques très hautes autorités par cette thèse de simple logique catholique : il n'y a rien qui puisse s'opposer constitutionnellement à la transformation de l'Université française de Gand en Université flamande, dès lors que cette transformation est voulue par la grande majorité du peuple flamand et de ses élus ; mais vous, catholiques flamands qui soutenez ce mouvement et qui en êtes l'âme, encourez les plus graves responsabilités en favorisant, parce que flamand, au détriment inévitable de l'Université catholique de Louvain, un centre de haut enseignement neutre et bientôt peut-être antichrétien : en conscience, vous n'aurez pas le droit d'envoyer vos enfants à cette Université que vous allez créer (3).

(1) Nous devons à l'extrême courtoisie de notre collaborateur et ami, M. Maurice Vauvassard, de pouvoir publier en même temps que *Les Lettres* de Paris, les conclusions de son intéressante enquête.

(2) Qu'il ne soit pas *persona grata* auprès des catholiques démocrates de France, c'est ce que prouve notamment un entrefilet qui lui fut consacré naguère par un de leurs organes, *Le Mouvement des faits et des idées* (n° d'avril 1923), où, tout en reconnaissant son éclectisme dans le choix de ses collaborateurs, on reprochait à l'abbé van den Hout de verser dans la théocratie, d'être « admirateur passionné » de Maurras, de se trop poser « en partisan » et d'adopter précisément en face du Nationalisme, « des attitudes absolument inintelligibles ».

(3) Rappelons ici que l'Université de Louvain — sans parler de la valeur indiscutée et exceptionnelle de ses maîtres — délivre, à la différence de nos Facultés catholiques, des diplômes reconnus par l'État. La raison que peuvent invoquer des catholiques français pour envoyer leurs enfants aux Universités ou Écoles supérieures officielles n'existe donc pas en Belgique, et en fait toute l'élite catholique du pays, aussi bien flamande que wallonne, a été formée jusqu'ici à l'Université de Louvain.

Pareille argumentation n'a surpris si vivement que parce qu'elle rendait un son *catholique d'abord*, et qu'il n'est plus guère de catholiques en Europe qui jugent de ce point de vue, familier à nos ancêtres, les événements humains. La confusion des idées produite par la substitution progressive de la « religion de la patrie », de la nation, de la race, à la religion tout court est même telle, que bien des catholiques en arrivent à méconnaître ou à ignorer de bonne foi le sens précis des doctrines qu'ils disent professer, des institutions qu'ils respectent, même des mots qu'ils profèrent.

Il n'y en a pas de preuve plus frappante en ces dernières années que l'accueil extrêmement froid — si l'on excepte les éloges obligés de quelques thuriféraires officiels — réservé par beaucoup d'entre eux aux Encycloques et autres documents pontificaux relatifs à la crise actuelle de la civilisation et à la paix chrétienne.

Une critique pénétrante et, nous semble-t-il, irréfutable de cet état d'esprit vient d'être faite par M. Charles Loiseau, dans un livre où il oppose *Politique romaine et Sentiment français* (1), et qui est loin de constituer une apologie de la politique des deux derniers Papes. Ancien habitué du Palais Farnèse et familier du Vatican, chargé, avant l'envoi à Rome de M. Jonnart, de négociations délicates entre l'un et l'autre, et porté à partager vis-à-vis du second beaucoup des idées du premier, M. Loiseau appartient évidemment à cette catégorie de catholiques — d'ailleurs parfaitement sincères — que M. Georges Noblemaire a appelés à la Chambre, d'un mot qui restera, des « catholiques pas trop prosternés » — vis-à-vis de Rome s'entend.

Après avoir présenté un exposé impartial de la « politique de guerre » du Saint-Siège et un tableau moins favorable à sa « politique de paix », M. Loiseau conclut nettement : « Ses raisons (du Saint-Siège) sont à lui ; nous gardons les nôtres. Toute politique a ses risques. Il n'est pas sûr que celle de la Cour romaine, qui semble avoir cherché un équilibre dans l'opinion réfractaire à l'exécution des traités, et qui l'était à son tour par le peu de cas qu'elle fait d'eux, lui donne sur les événements la prise qu'elle escompte » (2).

Cette déclaration a le rare mérite de la franchise. Catholique et français, M. Loiseau ne nous cache pas que, sur le terrain politique, il préfère les vues de MM. Clemenceau et Poincaré à celles de Pie XI et de Benoît XV. Mais il n'entend pas de nous convaincre qu'elles doivent nécessairement coïncider et nous montre expressément, au contraire, qu'elles ne le pourraient que par accident, le point de vue n'étant pas le même.

« En France, écrit-il — et ce qu'il dit là des Français en général eut fort bien s'appliquer aux neuf dixièmes des catholiques de chez nous — l'opinion moyenne, celle qui rendait compte de la psychologie du « Bloc national » des années de guerre, s'est attachée un peu arbitrairement, et presque exclusivement, à l'idée que le Saint-Siège est avant tout une « Autorité morale ». C'est à cette autorité qu'on voulait avoir affaire : c'est d'elle qu'on attendait des protestations contre certains actes de nos ennemis... La société moderne, qui se fait en général un principe de l'indifférence en matière religieuse, et qui veut ignorer, par conséquent, les lois organiques de la vie d'une religion, sera toujours un peu exposée à infliger à la Papauté un travestissement adéquat à cette tendance. Ne la pouvant nier comme fait, ni accepter comme investie d'une mission surnaturelle, ni contester comme institution digne de déférence, qu'en fera-t-elle ? — Elle penchera à la laïciser, tout simplement, opération mentale qui trouve au plus juste sa mesure et sa résultante dans l'attribution d'une simple « Autorité morale »...

« Dès qu'on perd de vue le caractère religieux primordial de la Papauté, on s'expose tout d'abord à méconnaître qu'il lui est impossible, dogmatiquement et donc moralement aussi, d'envisager la guerre de la même façon, non pas que tel ou tel groupe de belligérants, mais qu'un belligérant ou un neutre quelconques. Belligérants ou neutres, les Puissances sont d'accord, en effet, pour considérer que la guerre ne met en cause que les intérêts de la vie présente, souvent de l'ordre le plus matériel ; que, si elle donne lieu à des excès, ces excès légitiment des sanctions adéquates... ; qu'enfin la société internationale n'a de justice à espérer que d'elle-même... Ni les unes ni les autres ne professent et n'ont à professer, surtout en temps de guerre, l'unité d'origine et de destinée des hommes, le mérite de la souffrance, le prix de l'expiation, le pardon des injures, la remise de la vengeance à Dieu, l'action décisive de la Providence. Or ce sont là pourtant des

(1) Paris, Bernard Grasset, 1923.

(2) *Op. cit.*, p. 108.

principes tellement inhérents à la doctrine chrétienne que, si vous en retranchez un seul, le christianisme n'est plus ce qu'il est. »

Il faut lire tout ce chapitre de M. Loiseau, qui est de premier ordre et le moins chargé de préjugés pour ou contre la Papauté qui se puisse rencontrer. Remarquons bien que si la justice est une vertu morale, elle est en même temps une vertu chrétienne, dont le Souverain Pontife a la garde comme des autres, et attendre de lui qu'il en ait souci ne serait pas *en soi* laïciser la fonction du magistère ecclésiastique si l'on savait tenir compte aussi des autres devoirs, non moins impérieux, qui s'imposent à un chef religieux. La critique de M. Loiseau vise tous ceux — mais ils sont nombreux — qui considèrent *uniquement*, dans la pratique, l'autorité morale du Saint-Siège, et ne lui reconnaissent qu'un rôle de justicier.

Quelle conclusion faut-il donc tirer de cet exposé et de la correspondance que nous avons notée entre la conception *laïque* de la fonction pontificale, telle qu'il vient de la définir, et le sentiment général du peuple français, sinon que cette conception a tellement pénétré dans l'esprit des catholiques eux-mêmes qu'ils n'ont même plus conscience de son caractère illégitime ?

Que d'enseignements renferment à cet égard les comptes rendus officiels des séances de la Chambre ou du Sénat, lorsqu'un acte ou une décision du Souverain Pontife y viennent en discussion ! C'est ici surtout qu'il faut reconnaître, avec M. l'abbé van den Hout, la subordination permanente du point de vue catholique universel à celui de l'intérêt national français, entendu au sens le plus étroit, au sens « ministériel », si j'ose dire (1). En pareil cas, et lorsqu'une savante exégèse n'a pas réussi à tirer du texte ou du geste pontifical un sens conforme à nos préférences, l'attitude des élus catholiques — je néglige les autres — est invariablement celle de la tradition régaliennne, qu'exprimait au Sénat M. le comte Louis de Blois, le 29 juin dernier, en s'affirmant « profondément respectueux du Pape lorsqu'il s'agit de dogme et de discipline catholique », mais lui déniait tout droit d'intervention dans le domaine politique, même, apparemment, sous la forme de simple conseil ; et, à la Chambre, M. Xavier de Magallon, qui regrettait que M. Jonnart, absent de Rome, selon sa coutume, lorsque fut publiée la lettre de S. S. Pie XI au cardinal Gasparri sur l'occupation de la Ruhr, n'eût pu « empêcher » la publication de cette lettre. Le mot y est, l'idée est même exprimée deux fois en termes presque identiques. Il fallait donc que le Pape prit conseil de notre ambassadeur pour savoir ce qu'il avait à dire à ses fils, sur une question qui touche à la politique sans doute, mais que le Souverain Pontife envisageait de beaucoup plus haut, de ce point de vue religieux qui est celui de sa fonction et que non seulement nos élus ne veulent point entendre, mais qu'ils lui contesteraient volontiers le droit d'aborder. « C'est votre politique maladroite, Monsieur Sangnier, qui a probablement inspiré la lettre du Pape ! », s'écriait avec une candeur ineffable M. Marcel Habert au cours de cette même discussion (2).

Sans doute aussi pense-t-on au Palais-Bourbon que la nomination d'un délégué apostolique en Chine, longtemps combattue par notre diplomatie, est due à une négligence des agents du Quai d'Orsay ou à une cabale du fondateur du *Sillon*. Toujours la France centre du monde, et notamment du monde catholique, malgré son irrédigion officielle et l'indifférence effroyable de ses classes populaires à toute vérité religieuse !

Mais si nous avons là une preuve éclatante du recouvrement insensible de l'idée catholique par l'idée nationale, combien d'autres pourraient être offertes qui feraient également apparaître ce *laïcisme*

(1) Par quel étrange abus de l'idée d'autorité en arrive-t-on peu à peu à considérer presque comme un crime de lèse-patrie la discussion d'actes politiques aussi dénués du caractère d'infaillibilité que l'opération de la Ruhr, par exemple ? N'y a-t-il donc qu'une façon pour de bons Français et des catholiques sincères de comprendre l'intérêt national ? Nous recommandons à ceux qui le penseraient de lire dans le *Correspondant* du 25 juillet 1923 (*Cinq ans après*), le bref, mais accablant réquisitoire du comte Jean de Pange — dont on connaît le remarquable ouvrage sur *Les Libertés rhénanes* — contre les clauses financières du traité de Versailles et la façon dont nous les avons interprétées jusqu'ici.

(2) Il est à peine besoin de souligner, pour quiconque a pris la peine de suivre notre enquête et de lire nos conclusions en leur entier, que le fait d'y avoir cité deux fois M. Marc Sangnier, n'implique nullement que nous en approuvons toutes les tendances, ni surtout les attitudes.

fonnier, à base nationaliste, de l'opinion générale, chez nous très particulièrement, et combien il se nuance de pharisaïsme !

Est-il nécessaire de rappeler, par exemple, l'accueil fait pendant la guerre aux très rares prédicateurs qui ont osé soutenir que la guerre était *pour tous les peuples une expiation*, et que tous l'avaient plus ou moins provoquée par leur oubli des préceptes du Décalogue et de l'Évangile ? Comme s'il pouvait y avoir une vérité moins contestable, dans un pays notamment que ravage le néo-malthusianisme, fléau sans lequel nous serions aujourd'hui à égalité de population avec l'Allemagne et sans lequel, dès lors, nous n'aurions pas eu besoin du concours d'alliés qui, s'ils nous ont aidés à gagner la guerre, ont aussi largement contribué à saboter la paix ! (1)

Cependant les quelques imprudents qui se sont risqués à soutenir pareille thèse pendant la guerre se sont vus aussitôt menacés de poursuites par les pouvoirs publics et objet de la commune réprobation. Il était interdit de rappeler que, par delà la responsabilité *matérielle et immédiate* de la guerre, que nul historien ne saurait enlever aux Empires centraux, il pouvait y en avoir une autre, *morale, métaphysique* en quelque sorte, également partagée entre tous les belligérants. Quoi d'étonnant à cela, puisque le monde moderne ne croit plus à la métaphysique et à peine à la morale ?

Question d'opportunité, dira-t-on. Même exacte, cette observation n'était pas bonne à rappeler en temps de guerre. Elle pouvait énerver les courages. — Soit. Mais d'abord j'aimerais entendre les commentaires que feraient *aujourd'hui*, en quittant l'église, les auditeurs éventuels d'un sermon sur ce thème. Puis, croit-on que les prêtres, les religieux et les catholiques fervents qui ont été au front bien persuadés que la guerre est avant tout une expiation méritée par tous et par chacun, y ont moins bien fait leur devoir que le gros des électeurs du Bloc national ? Ce n'est pas ici que la réponse à cette question pourrait être douteuse.

En réalité, on interdisait à ce sentiment profondément chrétien de se formuler parce que l'esprit public, sensible encore au prestige de la Justice, ne l'est plus guère à celui de la Vérité.

Et toute la société moderne, fondée sur le respect de la Justice abstraite, qui nous a déjà valu la Révolution de 89, serait en péril si elle était contrôlée efficacement par l'imprescriptible Vérité de l'Évangile. Du fait de l'universel Péché découle nécessairement une leçon d'humilité, qui favorise la conviction d'une responsabilité partagée, en face d'un fléau déchainé par l'homme, et qui ne contredit point au courage, mais seulement à l'orgueil. (2)

MAURICE VAUSSARD.



Lénine

Lénine est mort.

Beaucoup de mes coreligionnaires politiques proclameront, proclament déjà sans doute, que cette mort c'est le *Mané, Thécel, Pharès* du bolchévisme. Et mes pensées vont surtout, je l'avoue, à l'amie lointaine, qui, penchée sur la frontière russo-finlandaise, l'âme pleine d'une flamme qui ne s'éteint jamais et les yeux brûlants d'impatience fiévreuse, voilà six ans bientôt, tend l'oreille pour surprendre le glas du

(1) Qu'on ne me fasse pas dire ici que le néo-malthusianisme est un mal spécifiquement français. Je sais fort bien qu'il sévit en Angleterre et dans les provinces protestantes d'Allemagne plus encore qu'en France, qu'il commence à entamer même l'Italie, pays resté jusqu'ici l'un des plus prolifiques et des plus sains. Mais nous avons, en lui donnant plus tôt prise sur nous, acquis malheureusement sur les autres peuples une *avance* que nous ne perdrons plus, analogue à celle que nous avons eue depuis un siècle et demi dans la mise en pratique générale des « principes révolutionnaires ».

(2) La suite de cet article paraîtra dans notre prochain numéro.

régime que la Russie s'est donné. Hélas! illusions que tout cela...

La mort de Lénine n'est qu'un fait divers. « Kolossal », si vous voulez : c'est le cas ou jamais d'écrire cet adjectif avec un *K* en souvenir des origines allemandes du bolchévisme russe ; du train spécial que le gouvernement du Kaiser aux abois mit à la disposition des révolutionnaires russes réfugiés en Suisse, Lénine (Oulianow) et Zinoviev (Apfelbaum) en tête, pour leur permettre de se rendre en Russie via Berlin-Stockholm-Torneo, afin d'y prêcher l'évangile du chambardement général, de la trahison à l'égard des Alliés et de la désertion devant l'ennemi.

Malade depuis longtemps, Wladimir Iliitch n'était plus qu'un drapeau. Le prestige immense de son nom maintenait-il vraiment la cohésion dans le parti communiste que des dissensions harcèlent en effet ? et cette cohésion ne sera-t-elle véritablement qu'un souvenir du passé, lui mort ? Je n'en crois rien. La disparition de l'ex-dictateur, que M. Winston Churchill dépeignait si bien un jour assis sur une pyramide de crânes ; de ce véritable Tamerlan en jaquette (car pour le nombre des victimes que cet énergumène a faites sans sortir de son cabinet de travail au Kremlin, il aura sûrement égalé et dépassé les Attila et les Genghizkhan) — ne changera rien, ou changera peu, à la situation intérieure en Russie. Il en eût été autrement si, comme en 1919, un Denikine se fût en ce moment trouvé à Orel, ou un Youdénitch à Tsarskoé Silo, ou même un Koltchak à Perm. Mais il n'y a plus en territoire russe de généraux contre-révolutionnaires, ni d'armées « blanches », et aucun danger extérieur ne menace la Russie soviétique. D'autre part, l'unité parfaite peut ne pas exister au sein du parti communiste, Boukharine peut combattre Trotsky ; Krassine peut mal s'entendre avec Zinoviev ; n'importe : il y a dans ce camp trop d'intelligences et trop de volontés ; les mailles du réseau d'espionnage qui enserre la Russie sont trop serrées ; trop d'hommes sont personnellement intéressés à ce que le régime dure (cent fois plus d'hommes que sous l'Empire !) — pour que la mort d'un Lénine, pour que des divergences de vues dans le parti qu'il incarnait et dominait — ces divergences dussent-elles même s'accroître et se traduire par des luttes intestines sérieuses — puissent changer le cours des destinées de la Russie d'une façon appréciable.

Comme j'écris ces lignes, j'ai encore devant les yeux le drapeau rouge pourpre claquant au vent sur la maison de la danseuse Kschésinskaïa, maison saisie par Lénine et ses compagnons dès leur arrivée, en avril 1917, à Petrograd. Inutile de dire que devant ce coup de force, le « gouvernement » que présidait le débonnaire Prince Lvov laissa faire. Et du joyau qu'était cette maison sur laquelle planait plus d'un amour grand-ducal, des torrents de propagande empoisonnée jaillirent et serpentèrent à travers toute l'immense Russie. Cette propagande jetait aux masses aussi fatiguées qu'avidées ces mots magiques : « Assouvissez vos haines séculaires » ; « Prenez le bien d'autrui » ; « Ne vous battez plus » ; le tout assaisonné de tous les grands mots du Koran marxiste. Ces grands mots, ces termes alambiqués n'effrayèrent pas trop ; les masses virent bien vite qu'ils n'étaient là que pour la forme ; quant au fond, il plaisait irrésistiblement. Aussi la propagande réussit-elle dans une mesure à laquelle ses initiateurs eux-mêmes ne s'étaient probablement pas attendus. L'avortement de la première tentative bolchéviste de prendre le pouvoir par les armes (juillet 1917) et la disparition temporaire de Lénine qui s'ensuivit n'empêchèrent rien : l'élan avait été trop bien donné, et le 7 novembre de la même année le

gouvernement de ce grand bavard de Kerensky tombait, défendu seulement par un bataillon de femmes et par les élèves des écoles militaires...

Pendant ce temps, au front, que d'heures angoissantes vécues par ceux des officiers qui continuaient à accomplir tout leur devoir (heureusement il y en avait !) Ce front était inondé de propagandistes venant prêcher la désertion et la fraternisation avec l'ennemi. Les autorités laissaient bêtement faire. Au début les soldats étaient en maints endroits plutôt réfractaires à cette propagande. Mais voyant qu'elle était tolérée, ils prêtaient l'oreille et se laissaient gangrener à leur tour. Les officiers étaient bien autorisés à ... réfuter les agitateurs à des meetings qui s'organisaient de tous côtés sur le front (!), mais ils étaient naturellement débordés. Dans ces conditions il n'est guère étonnant qu'il ait suffi de quelques mois pour que l'immense front russe, mieux munitionné à ce moment-là qu'à n'importe quel autre moment de la guerre, s'évanouît en fumée ignominieusement...

Les plans de feu Lénine, lorsque de Suisse il partait pour la Russie dans son train allemand, ne constituaient guère un secret ; il se préparait à chambarder et le front russe, et la Russie à l'intérieur au vu et au su de tout le monde. Pourtant la question n'intéressait pas que la Russie seule. Aussi en 1918, déjà exilé et me trouvant à Christiania, posai-je à un ex-ambassadeur d'une des Puissances de l'Entente en Russie, revenant de Petrograd, la question indiscrète que voici :

« Comment, Monsieur l'Ambassadeur, avez-vous pu, vous et vos collègues, tolérer que le Gouvernement Provisoire autorisât un Lénine à revenir en Russie ? »

L'Excellence me répondit que c'était là une question « intérieure russe (!) ». Cependant, comme je ne parvenais pas à dissimuler un certain ahurissement, l'Ambassadeur continua :

« Du reste, non-officiellement nous en parlâmes, mes collègues et moi, à M. Milukow » (qui était alors ministre des Affaires étrangères).

« Et que vous répondit-il ? »

« Il répondit que le Gouvernement Provisoire avait décrété la liberté complète de la parole et de la presse ; et ne se considérait dès lors pas le droit d'intervenir »...

* * *

Qu'on me laisse ouvrir ici une parenthèse à propos de cette énormité milukovienne, bien que cette parenthèse n'ait aucun rapport direct avec l'objet de mon article.

Cette énormité inqualifiable m'a rappelé certain passage d'un petit livre anglais du professeur Bury qui s'appelle (1) *Histoire de la liberté de penser*. Dans ce petit livre, fort intéressant du reste, l'auteur reproduit en l'approuvant un passage de John Stuart Mill qui déclare « qu'il devrait y avoir liberté entière de professer ou de discuter, comme une question de conviction morale, n'importe quelle doctrine, quelque immorale qu'elle puisse être considérée » (p. 240), et se pose plus loin la question suivante : « Imaginons-nous qu'un homme doué d'une personnalité hautement magnétique, doué aussi d'une puissance étonnante d'imposer aux autres ses idées, quelque irrationnelles qu'elles soient, en un mot, un leader religieux typique, se convainçait que dans quelques mois le monde va finir. Voilà qu'il parcourt le pays en distribuant des brochures ; ses paroles ont un effet électrique (*sic!*) ; et les masses non

(1) *History of the Freedom of Thought*, Home University Library.

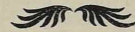
instruites et à demi-instruites se persuadent qu'en effet elles n'ont plus que quelques semaines pour se préparer pour le jour du Jugement. Les multitudes quittent leurs occupations et abandonnent leur ouvrage afin de passer le peu de temps qui leur reste à prier et à écouter les exhortations du prophète. Le pays est paralysé comme par une grève gigantesque ; les transports et l'industrie se sont arrêtés. Que faire alors ? Et M. Bury estime que, comme « le peuple est, légalement parlant, parfaitement en droit de cesser de travailler, et le prophète, de propager son opinion que la fin du monde va arriver », « ce serait un acte de tyrannie notoire que d'arrêter un homme qui ne viole pas la loi, ou n'exhorte personne à la violer, ou ne trouble pas la paix publique ». Il faut donc, pense apparemment M. Bury, laisser le « prophète » continuer son œuvre de dévastation tant que cela lui plaira, parce que « le mal qui consiste à faire reculer la pendule de la liberté, dans l'opinion de beaucoup, l'emportera sur tous les maux temporaires, quelque grands qu'ils soient (!), dus à la propagation d'une contre-vérité (delusion) ». C'est bien là le *Périssent les colonies plutôt qu'un principe !* dans toute son ampleur... Partisan de longue date de ce que j'appelle la liberté de la critique, les bras me tombent quand même devant de telles exagérations...

* * *

Pour en revenir à Lénine, le moment le plus curieux de son activité me semble être celui où ce chambardeur impitoyable, ce Pierre le Grand à rebours, cet Archimède du bouleversement mondial qui, plus heureux que l'autre, pensait avoir trouvé au Kremlin un point d'appui pour son levier sanglant — faisait consciencieusement les affaires du militarisme allemand botté, cuirassé et éperonné. Car il n'a pas dépendu de Wladimir Ilitch et de ses acolytes que Guillaume II ne sortit victorieux de la Grande Guerre ! Mais il y a un autre côté au tableau. Le Kremlin rouge ne se rendait-il donc pas compte qu'en aidant l'Allemagne à Brest-Litowsk et avant Brest, il contribuait à une victoire de la réaction dans son propre pays, très probablement à une restauration monarchique, à un retour des trois quarts du *statu quo* moscovite d'avant mars 1917 ? Car une Allemagne victorieuse à l'Ouest aurait bien vite rétabli l'ordre à l'Est. Elle aurait fait de la Russie sa vassale, mais cela eût été une deuxième édition de la Russie Impériale — bien amoindrie, il est vrai. L'« Ukraine » de l'Hetman Skoropadsky qui surgissait quelques semaines seulement après Brest, nous montre ce que le *Kaiserreich* pouvait faire dans cet ordre d'idées alors même qu'il défaillait presque dans son effort gigantesque de briser la muraille d'acier à l'Occident. On voit par là ce qui serait arrivé après un triomphe « prussien » — pour parler comme M. Belloc. Lénine ne comprenait-il donc pas le danger mortel que courrait alors son régime ? Ou bien avait-il à ce moment-là si peu de foi en la durée de ce régime qu'une victoire éventuelle allemande ne pouvait à ses yeux beaucoup changer le cours des choses ? Ou enfin était-il fasciné, hypnotisé par la perspective d'une révolution sociale pan-européenne ? On hésite entre ces diverses hypothèses pour le dictateur moscovite lui-même, parce que certainement un fanatique effroyable mais sincère. Pour certains, sinon pour beaucoup de ses acolytes, il me paraît au contraire qu'on peut s'arrêter à une explication beaucoup plus simple : aussi peu communistes que vous ou moi, n'ayant pour mot d'ordre que *jouir et s'enrichir*, ils étaient tout prêts à tirer leur épingle du jeu à la première alerte, à condition de pouvoir aller mener hors de Russie en toute sécurité une vie luxueuse et facile, une fois le communisme

moscovite par terre. L'Allemagne victorieuse ne pouvait, pensaient-ils sans doute, refuser ce minimum de satisfaction à ceux qui l'avaient si bien servie. Ils doivent bien s'étonner aujourd'hui que l'Entente qu'ils mirent, avouons-le, à deux doigts de sa perte, les prenne au sérieux — et même leur fasse risette...

C^{te} PEROVSKY.



Lettre d'Irlande

Depuis les élections du mois d'août, qui ont dissipé les derniers espoirs des républicains extrémistes, la paix règne en Irlande. Nous avons encore à déplorer de trop fréquents actes de brigandage, legs inévitable d'une longue période d'hostilités : guerre anglo-irlandaise de 1916 suivie de la guerre civile ; mais on ne signale plus d'attentats politiques. Les amis de M. de Valera ont renoncé à l'action violente ; ils ont déposé, ou plutôt enterré, leurs armes, car ils ne les ont pas rendues, laissant au gouvernement le soin de découvrir les dépôts de fusils, de grenades et de bombes.

Les républicains avaient fait, dernièrement, un suprême effort pour réveiller l'enthousiasme de leurs partisans, et cette tentative a aussi échoué devant l'énergie du gouvernement. On se rappelle que l'Etat Libre avait interné, au cours de la lutte fratricide, un fort contingent de rebelles ou de suspects ; le chiffre de ces détenus dépassait à certain moment quinze mille : mieux valait, disait un de nos évêques, avoir quinze mille Irlandais vivants, qui deviendraient un jour de bons citoyens, que de compter quinze mille nouvelles tombes. Mais, comme la plupart de ces prisonniers avaient été ramassés préventivement, sans jugement préalable, et quoiqu'ils fussent traités avec des égards chevaleresques, l'occasion était bonne de crier à l'arbitraire et de recourir à la grève de la faim. Les ministres ne se laissèrent pas apitoyer, le gouvernement tint ferme et le jeûne fut décommandé. Aussi l'Etat peut-il continuer de relâcher les détenus. Il n'en reste plus qu'un millier à élargir : ce sont les plus compromis ou les plus redoutables qui, dans un pays moins sentimental, eussent été exécutés ; ils prendront la clef des champs à bref délai.

Parallèlement au déclin de la résistance républicaine, les troupes gouvernementales sont rendues à la vie civile. Nous avons dû enrôler une armée de soixante mille hommes. La moitié de ces soldats ont été licenciés. On espère que vers la fin d'avril notre armée n'aura plus que son chiffre normal, prévu par le Traité anglo-irlandais, c'est-à-dire un nombre de soldats équivalent à celui de l'armée anglaise eu égard à la population respective des deux pays. Ce sera donc une bien petite garnison, l'Irlande sans l'Ulster ne comptant pas quatre millions d'habitants. Tant mieux : nous n'avons ni les moyens, ni le désir d'être militaristes.

La confiance de la nation dans le nouvel Etat Libre et dans ses jeunes ministres s'est manifestée d'une façon frappante lors du récent emprunt. Il s'agissait de se procurer dix millions de livres sterling. Au lieu de faire appel à New-York ou à Londres, notre ministre des Finances a eu l'audace de s'adresser à ses compatriotes. Véritablement c'était un geste intrépide, vu que le pays ne semblait pas complètement apaisé et que l'entreprise n'était point étayée par la solide garantie de l'Empire britannique. Mais M. Blythe a réussi au delà des prévisions les plus optimistes. Les titres de 100 livres, émis à 95, montèrent dès le premier jour à 99. L'emprunt fut couvert en dix jours, exactement dix jours avant la clôture. Les banques n'eurent pas à intervenir, excepté en qualité d'intermédiaires. Pas un sou ne fut dépensé en commission : les seuls frais furent ceux des affiches annonçant l'emprunt. Un autre point : la moyenne des souscriptions fut de cinq cents livres, c'est-à-dire que tout le public y a pris part, et notamment des gens qu'on aurait pu croire peu portés pour un gouvernement catholique, comme l'Eglise protestante, Trinity College (l'Université protestante de Dublin) et la Société des Francs-Maçons ! Le journal économiste anglais *The Statist*, commentant ces résultats, déclare que

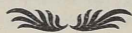
les finances de l'Etat Libre sont assises désormais sur des bases assurées.

Pour 1923, les recettes, comprenant toutes les sources de revenu, s'élèvent, en livres, à 34.488.823 et les dépenses à 27.678.217. Chiffre très fort, mais qui doit nécessairement diminuer : parmi les dépenses, il faut compter, entre autres postes, le coûteux entretien d'une armée extraordinaire et la réparation des dommages occasionnés par nos deux guerres. L'armée consomme dix millions, alors que, dans l'état normal, elle ne coûtera qu'environ quatre millions. On a évalué à soixante millions les seuls dommages causés par les républicains : ces sommes se liquident au fur et à mesure que les tribunaux donnent leurs décisions, mais dès à présent elles constituent une charge notable dans notre budget. On voit néanmoins que nous pouvons y faire face.

N'allez pas croire là-dessus que nous vivons dans un pays de cocagne. La vie est ici plus chère qu'en Angleterre, les taxes sont plus lourdes que dans l'Ulster, les salaires, plus élevés qu'en Grande-Bretagne, et la tyrannie tracassière des trade-unions entravent toutes les entreprises, les moyens de transport sont à des prix décourageants, les industries languissent et une bonne partie de notre fortune se trouve toujours engagée dans des pays étrangers. Voilà quelques-unes des constatations qui ont été faites par une Commission économique d'experts instituée par le gouvernement. Je viens de lire les trois Rapports de cette Commission : ils sont opposés à toute intervention protectionniste ! Tout le monde s'attendait à une conclusion contraire : on croyait que l'Irlande, essentiellement agricole, allait inaugurer une ère de protection féroce, afin de créer de nouvelles industries et de favoriser celles qui végètent. Nos économistes ne proposent de mettre un tarif de protection que sur un seul article : les châssis d'automobiles. Reste à voir si le gouvernement adoptera les opinions de cette Commission. Il est décidé, en tout cas, à remanier le régime des chemins de fer dans l'Etat Libre. Le « Labour Party » avait fait discuter au Parlement un projet de nationalisation du Railway. Ce bill ayant été rejeté, le Ministère a l'intention d'unifier toutes les lignes et d'économiser ainsi les frais de direction, d'ateliers, de main-d'œuvre, etc. Espérons qu'il sera moins coûteux de voyager ou d'expédier nos denrées : les prix actuels sont exorbitants.

Un mot sur l'Ulster. Ce petit coin de l'Irlande, retenu par Lloyd George, commence à revenir très cher à l'Angleterre. Le Labour Party, s'il arrive au pouvoir, y regardera sans doute à deux fois avant de défrayer les énormes dépenses du gouvernement ulstérien qui entretiennent une multitude anormale de fonctionnaires et de policiers ; il se hâtera très certainement d'appliquer enfin le Traité anglo-irlandais qui prévoit une rectification des frontières conformément aux désirs des habitants. Cette rectification rendra à l'Etat Libre l'équivalent de deux comtés et ne laissera à l'Ulster que quatre comtés sur trente-deux. Le comité chargé d'opérer cette restitution n'est pas encore désigné, l'Angleterre et l'Ulster n'ayant pas nommé leurs délégués. Le commissaire nommé par l'Etat Libre est M. Mac Neill, professeur à l'Université nationale et Ministre de l'Instruction. Il est possible que devant la perspective de l'amputation, l'Ulster consente à s'incorporer au reste de la nation. On dit que les hommes d'affaires y sont plus disposés que jadis, que les fermiers du Nord regrettent de ne pouvoir bénéficier des avantages accordés à leurs compatriotes de l'Etat Libre, que les protestants sont ébahis du régime de liberté dont jouissent leurs coreligionnaires du Sud, que les politiciens se lassent de faire une si piètre figure à Westminster, enfin que tout concourt à changer insensiblement la mentalité des Orangistes et qu'ils rentreront d'eux-mêmes dans le giron de la patrie... On dit cela, mais qui vivra verra.

P. MAC CARTHY.



M. G. K. Chesterton parlera (en anglais) à la tribune des Grandes Conférences Catholiques, 34, rue de Stassart, à Bruxelles, le mardi 5 février, à cinq heures.

Sujet : *The escape from paganism.*



Les fées du jour de l'an

J'ai reçu pour mes étrennes un livre de contes : *Les Contes de Perrault et les Récits parallèles ; leurs origines. Coutumes primitives et Liturgies populaires*, par P. Saintyves, chargé de conférences à l'École d'Anthropologie. C'est un in-octavo de 646 pages, avec notes, index, tables, tout l'apparat critique digne d'un travail de « préhistoire intellectuelle ». On me faisait jadis des cadeaux moins sérieux. Chaque âge a ses plaisirs. J'en éprouve un très vif à lire, pour la première fois, le bon Perrault, dans son texte de 1697 et son orthographe de mère grand.

Les historiens, anthropologues, ethnographes et folkloristes diront les mérites de M. P. Saintyves. Je ne puis qu'admirer sa formidable érudition et signaler ses résultats.

Tout d'abord, le pays natal des fées est inconnu. Il y a bien des chances qu'il le demeure à jamais. Les onze récits de Perrault se ramènent à trois types : les contes d'origine saisonnière, les contes d'origine initiatique, les fabliaux ou apologues.

La bonne petite fille du conte des *Fées*, qui jette des fleurs et des pierres précieuses par la bouche quand elle l'ouvre, la *Belle au Bois dormant*, *Cendrillon*, *Peau d'Ane*, et le *Petit Chaperon Rouge* sont les officiants des antiques cérémonies du nouvel an et du printemps. Le *Petit Poucet*, *Barbe-Bleue*, *Riquet à la Houppe* et le *Chat Botté* se rapportent aux cérémonies d'initiation des cultes primitifs : initiation de l'adolescent, de la femme mariée, des époux, du chef. *Griselidis* et les *Souhaits Ridicules* sont des apologues d'origine rituelle, destinés à illustrer des préceptes moraux.

Le savant mythographe use d'une méthode comparative si large et fonde son exégèse sur une telle quantité de documents, que le lecteur profane s'y perd comme le Petit Poucet dans la forêt. Mais le moins habile à pénétrer la science des fables et le plus indifférent aux théories solaristes ou ritualistes ne parcourra pas sans profit des centaines de versions d'un même thème merveilleux, empruntées aux époques et aux contrées les plus diverses, de la Finlande à Madagascar et du pays wallon à la Polynésie. A n'en juger que du point de vue littéraire, il comprendra que la beauté est d'essence rare et précieuse, et que le plus grand magicien du monde est l'artiste en vers ou en prose qui tire de l'or de cette boue. A quoi pensaient donc certains romantiques, les Polonais notamment, pour demander au populaire autre chose que des matériaux, mettre la nature au-dessus de l'art et la barbarie au-dessus de la civilisation ?

Je dois à M. P. Saintyves d'avoir beaucoup rêvé aux fées, tous ces temps. Saint Nicolas ou le père Noël, nous-dit-il, « joignent toujours aux bonbons, aux jouets, des livres » d'images et, s'il s'agit des tout petits, bien souvent des contes de fées. N'est-ce pas là comme un témoignage sensible de la continuité cachée de la vie des croyances ? Les fées sont certes des personnages de moins en moins vivants et de moins en moins réels ; toutefois ne discernez-vous pas encore, bien qu'à peine visibles, leurs pâles fantômes qui sortent des pages de Perrault ou de M^{me} Daulnoy et s'évalouissent dans l'éclat des lumières qui dans la crèche auréolent le Petit Jésus ? »

Les fées vivent encore. Il ne faudrait pas trop me presser pour me faire dire que j'en ai vu. C'est elles qui descendent

par la cheminée, sous un déguisement plus ou moins chrétien, et mettent dans les petits sabots la récompense ou le châtiement. Elles apparaissent aux époques où se fixe le destin, à la naissance des hommes comme à celle des années. Elles portent le fuseau des Parques antiques, n'étant elles-mêmes rien de moins que les Destinées redoutables, les menaçantes Fatalités. Malheur à qui les brave, heureux qui les fléchit ! On peut s'entendre avec elles en leur payant à dîner. Il n'y a pas si longtemps que nos paysans du Bigorre leur dressaient une bonne table, la veille du nouvel an. De nos jours, elles demeurent, un peu partout, pour l'enfance, les premières maîtresses de poésie. Aux marmots incapables de se moucher tout seuls, elles révèlent la notion de toute-puissance qui équivaut, chez les esprits simples, à celle de prestidigitation.

Quelle singulière anomalie, dans une société chrétienne, que la persistance de ces aimables mensonges ! Les fables païennes de nos Humanités se justifient au moins par leur beauté formelle. Mais dans la forme que leur donnent des nourrices stupides ou de vieilles femmes ignorantes, quelle vertu littéraire gardent les contes de fées ? Ils amusent. Ils reposent la tête des enfants de la peine affreuse qu'ils prennent à comprendre le monde. Ils satisfont le besoin d'extravaguer qui tourmente le genre humain. Avez-vous observé combien les petits enfants sans raison sont sérieux ? Il est bon, pour les amener au rire, qui est le propre de l'homme, de leur montrer une citrouille transformée en carrosse et un gros rat moustachu, en cocher.

Tous les auteurs ont prôné la vertu éducatrice de leurs contes. Ils en avaient bien le droit, après avoir pris la peine de coudre une belle moralité à des récits légendaires qui, à l'origine, n'étaient rien moins que moraux. Mais j'ai l'impression que la grande leçon morale d'une féerie c'est que la richesse est le souverain bien de l'homme.

Demandez donc au bon peuple si la merveille des merveilles n'est pas une fortune soudaine ? Habits de brocart chamarrés de pierreries, vaisselle d'or et d'argent, meubles en broderies, comme ceux de Barbe-Bleue, et carrosses tout dorés, voilà ce qu'on attend de la baguette magique. Le brave enfant que ce Petit Poucet capable de porter à lui seul tout le trésor de l'Ogre ! Fascination de l'or, éblouissement de l'opulence, assimilée à la félicité parfaite, hélas ! des païens éclairés, comme l'honnête Plutarque en son traité de la *Superstition*, n'y voyaient-ils pas déjà une opinion digne de larmes, une erreur empoisonnée ? Il serait temps que quelque rénovateur de notre art chrétien passe par là, conduise Cendrillon, non plus au bal de la cour mais à l'étable de Bethléem, mette le Chaperon Rouge au Carmel et Riquet à la houppe dans une Trappe.

J'essaie de me rappeler si j'ai jamais cru aux fées. Si mes souvenirs ne me trompent, on m'apprit de fort bonne heure à discerner le surnaturel du merveilleux. Sur mes cinq ou six ans, je l'avoue avec fierté, je n'aurais pas été trop surpris de rencontrer la Sainte Vierge ; par contre, je savais très bien que les fées « n'existent qu'en images », — c'était la formule employée et que j'entendais d'une façon concrète, sans me révolter ou seulement m'étonner qu'on osât représenter ce qui n'existe pas.

Mais à la même époque aussi, comme la Marie-Colette d'Henri Davignon, je craignais beaucoup les nains, les chouettes, les sorcières et les crapauds volants. Je l'avoue, cette fois moins fièrement, je les craignais assez longtemps après. Tous ces personnages fantastiques dont il m'eût semblé ridicule d'attendre la moindre faveur — puisqu'ils n'existaient pas, — m'inspiraient une peur bleue. Comme le sire de Rabutin,

je craignais donc ce que je ne croyais point. Voilà ce que c'est que d'avoir un tempérament superstitieux.

Ah ! si les fées existaient, je sais bien ce que je leur demanderais pour mon jour de l'an 1924. Je leur demanderais une belle neige, une neige lourde et drue qui festonne les buissons et fait ployer les branches des sapins. J'aime cela. Mais je ne l'aurai pas ; les saisons, comme on dit, ne se font plus. Et il y a beau temps. Au IV^e siècle de notre ère le bon Saint Basile s'en plaignait déjà, comme vous pouvez le lire en son sermon sur le Paradis Terrestre.

PAUL CAZIN.



Lettre de mon oncle curé sur le parler belge

MON CHER NEVEU,

L'article que vous avez consacré à la *Famille Kaekbroeck* touche à une question trop souvent approfondie par moi, pour que je tarde à vous marquer mon sentiment sur ce sujet, où le père Deharveng lui-même n'a pas dit le dernier mot.

Vous qui approchez parfois les grands contemporains sur la plateforme des tramways bruxellois et dans les bureaux de la *Revue catholique*, ne pourriez-vous, quand vous rencontrerez ce célèbre Jésuite, lui toucher un mot d'une chose qui me tient au cœur et pour la réussite de laquelle j'ai besoin de votre appui.

Vous savez que j'ai fondé une Congrégation de Mères Chrétiennes. Elle est très florissante, grâce à Dieu et au soin que je prends, chaque année, d'appeler, à grands frais, quelque orateur éminent pour prêcher une retraite à ses ouailles de prédilection. Si j'écoutais la Préfète et ma servante qui s'accordent à placer mon genre oratoire au-dessus de l'éloquence de tous les prédicateurs invités jusqu'ici, je ne ferais plus appel à des sermonneurs qui mettent, parfois, la paroisse et mon presbytère sens dessus-dessous. Mais, je connais les femmes. Je ne suis pas dupe des flatteries de la Préfète et de mes autres pénitentes qui sont momentanément contentes de leur père spirituel ; et, quant à ma servante, c'est pour éviter la besogne et des frais de viande qu'elle me pousse à me priver de tout prédicateur étranger. Tant y a, mon cher neveu, qu'il me serait bien agréable d'avoir ici, aux prochaines Pâques, le père Deharveng, pour vider tout de bon le débat du parler belge où je suis enfin parvenu à une bonne solution. L'année prochaine, nous inviterons le père Hénusse, afin de mettre au point les opinions exégétiques et biologiques que ce conférencier a exposées dans son discours : *Adam sans Eve*.

L'*Avenir du Luxembourg*, qui parle souvent du père Hénusse, a déjà mentionné aussi le père Deharveng. Vous ne l'ignorez pas, c'est un professeur de collège qui voudrait voir tous ses concitoyens, vivre, comme lui, en état de grâce grammatical et syntaxique, et a résolu de désinfecter ce qu'il appelle improprement : le parler belge. Il publie ses consultations, récriminations, objurgations et corrections dans *La Jeunesse*, une petite revue dirigée par M. Edouard Ned, le distingué gaumet qui relaie M. Georges Goyau dans la rédaction des premières colonnes de la *Libre Belgique*. Quand il écrit dans cette revue, le père Deharveng use d'un ton « papa » qui dénote un caractère optimiste et d'une sorte de plaisanterie livresque qui fait la joie de ses lecteurs innocents. Il est d'une habileté sans pareille et d'une courtoisie vraiment parlementaire. Lorsque, jadis, je me rendis à la Chambre, je ne fus pas sans observer comment les plus mal élevés d'entre les députés faisaient montre de politesse en leurs discours, traitant « d'honorable membre, d'éminent contradicteur », des collègues pour lesquels ils n'avaient évidemment pas la moindre estime et que, d'ailleurs, ils ne se privaient pas d'insulter copieusement dans les chahuts collectifs où leur voix se perdait dans le nombre. Le père Deharveng l'emporte

en stratégie sur nos Parlementaires les plus habiles. Il asperge d'eau bénite de cour tous nos écrivains nationaux indistinctement. Aucun d'entre eux ne sera sans trouver quelque épithète laudative à son adresse, dans *Corrigeons-nous*. On dirait qu'il les méprise tous, tant il les y couvre de compliments également hyperboliques. Tel journaliste, qui a pour habitude de s'emberlificoter dans des périodes taillées toutes sur le même patron, et un prosateur de grand style. Tel romancier, dont le plus clair mérite est de donner à manger aux littérateurs étrangers de passage à Bruxelles, se voit décerner des éloges, que méritent à peine les illustres romanciers qu'il loge et nourrit. Tel chroniqueur, à qui le commerce ou une place aux Chemins de fer auraient mille fois mieux convenu que le métier de littérateur, trouvera, dans *Corrigeons-nous*, les plus vifs encouragements au lieu de la sermonne qu'il mériterait pour s'être trompé de vocation. Mais, tout cela est pour la frime. Les Jésuites savent mieux que personne comment s'y prendre pour réussir et qu'il ne sert de rien de se brouiller avec ceux qu'on prétend convertir ou corriger. Je suis, d'ailleurs, de cette école ; je prends garde de me mettre à dos aucune des brebis qui fréquentent mon église, voire aucun de ces boucs qui infestent aujourd'hui les plus ferventes paroisses ; j'achète ma viande chez un boucher franc-maçon, et, quand le rencontre je cantonnier de notre commune, je ne manque jamais d'offrir une prise à ce notoire libre-penseur. Qui sait ? Ces deux bêtes changeront peut-être, un jour, d'opinion philosophique, pour parler comme le député Ernest, et l'âme du cantonnier communal ne m'aura ainsi coûté que quelques pincées de tabac.

« C'est vous dire, cher neveu, que le père Deharveng me semble bien inspiré de chatouiller, autant qu'ils le désirent, les écrivains belges auxquels il a juré d'apprendre le français. Deux moyens se présentaient de leur faire la leçon. Un grincheux aurait imprimé : « Il ne faut pas dire : jusque demain, jusque Bruxelles ; mais jusqu'à demain, jusqu'à Bruxelles ; et X et Y, qui sont des canules n'ont pas même l'air de s'en douter. » Évidemment, les écrivains X et Y, dont le succès d'un livre dépend, n'auraient parlé ni à leurs parents, ni à leurs amis, ni à leurs lecteurs d'un ouvrage excellent où ils étaient traités de canules. *Corrigeons-nous* eût été boycotté, personne ne se serait corrigé, et le père Deharveng en eût été pour ses frais d'érudition et d'impression. N'était-il pas mieux d'en user comme a fait le Jésuite malin : « Le soleil a des taches, Homère parfois sommeillait et radotait ; et voilà comme quoi des aussi incontestés que X et Y se sont une fois oubliés, eux qui écrivent en perfection, jusqu'à écrire jusque pour jusque ».

De la sorte, X et Y n'ont pas été fâchés ; ils n'ont pas mis l'embargo sur un livre dont leur réputation ne pouvait sortir qu'augmentée ; ils ont résolu de se mieux surveiller ; les lecteurs, pareillement ; et le père Deharveng n'a pas tiré sa poudre aux moineaux. Pour que son livre pénètre dans la classe riche où l'on parle si mal, cet homme avisé a même pris la précaution de piquer de vanité les familles de ses élèves auxquelles il veut particulièrement du bien. Il évoque, dans ce but, le cas d'un certain Raoul qui, un jour, a laissé échapper un barbarisme au beau milieu de la cour du collège Saint-Michel ; le souvenir d'un Gontran qui, il y a dix ou vingt ans, croyant prendre en défaut son maître, apporta en classe l'édition fantaisie d'un roman d'Henry Bordeaux et dut plus tard déchanter quand l'édition corrigée lui fut mise sous les yeux. Ces événements, à la vérité, ne sont pas de nature à passionner le grand public, mais ils doivent amuser follement les pères, mères, frères, sœurs et cousins de ces Raoul, Gontran, Thanemar et Hippolyte, par la publicité qui est ainsi donnée à des noms qu'on ne reverra probablement plus jamais imprimés gratuitement que dans *l'Eventail*.

En un mot, mon cher neveu, c'est très bien ; et quand, pour ceux qui ont peu de temps et voudraient, toutefois, se pouvoir corriger, le père Deharveng rassemblera ses beaux ouvrages en une plaquette de quelques pages imprimées sur deux colonnes (ne dites pas, dites : on gagne beaucoup d'ordre et de papier à ce système !), ce sera véritablement la perfection. C'est d'ailleurs, ce que je compte obtenir du père Deharveng, quand je le tiendrai chez moi.

Mais, surtout, je lui ferai comprendre qu'il s'est totalement mépris en rangeant toutes les incorrections qu'il pouschasse sous le terme commun de « parler belge ». Il y a certainement une âme belge, comme le prouvent à suffisance les romans de M. Davignon, et il faut être aussi entêté que vous, pour ne pas en tomber d'accord immédiatement ; il y a donc certainement une âme belge, un art belge, une musique belge, tout ce que vous voudrez, mais un parler belge, mettez-vous bien dans la tête que cela n'existe pas. Il faut autant qu'on peut, cher neveu, éviter de dire des sottises et d'employer des termes impropres ; aussi,

sied-il de ne jamais user de cette locution vicieuse de « parler belge ». C'est le plus odieux barbarisme que j'aie rencontré dans *Corrigeons-nous* et c'est de celui-là qu'il conviendrait de se corriger d'abord. Le parler belge est un mythe comme il s'en formait aux âges préhistoriques dans le cerveau des peuples enfants ; c'est une invention inutile, une trouvaille d'un esprit patriotique, mais trop imaginaire, une chimère, un être de raison qui n'a aucune raison d'être. D'ici, moi, tel que vous me voyez, sans sortir de la paroisse, j'empêcherai bien les Belges de s'entendre jamais pour inventer un « parler belge ».

Quand ils mêlent des incorrections qui sentent le flamand, au français qu'ils parlent, les Flamands de Belgique, comme les Flamands de France et ceux du Transvaal, commettent des flandricismes : c'est ainsi qu'on appelle ces barbarismes d'origine germanique. Quand un Wallon, par paresse ou ignorance, se contente, en parlant français, de traduire mot à mot son dialecte natal, et, par là, se rend coupable de solécismes, il faut appeler ces tournures incorrectes : des wallonismes. Notez, toutefois, mon cher neveu, qu'un wallonisme sent toujours un peu moins mauvais qu'un flandricisme. Le wallonisme est un barbarisme d'origine romane qu'un peu de chance aurait très bien pu faire recevoir au nombre des barbarismes permis. Si peu érudit que vous soyez, vous n'ignorez pas que le français fourmille, lui aussi, de barbarismes. Mais, voilà, le parler de l'Île-de-France a toujours eu le vent en poupe, et on lui a tout passé. Le dialecte wallon, lui, est le cousin pauvre et malchanceux qui n'a jamais été reçu et n'a jamais rien pu faire recevoir de ce qu'il patronnait. Il en a été, de même, dans la famille Pecquet. C'est une très vieille famille. La branche aînée, celle des Pecquet de la Roche-Foutaise, a été anoblée au XIV^e siècle, dans la personne d'un certain Jehan qui s'était distingué dans le commandement ou le ravitaillement des armées. Ce Jehan compta, parmi ses descendants, des gaillards qui eussent mérité cent fois, je n'exagère pas, d'être pendus et qu'on ne pendit jamais. Ils furent, au contraire, comblés d'honneurs et d'estime par tous leurs contemporains. Le dernier des Pecquet de la Roche-Foutaise est mort, en 1820, président du bureau des marguilliers de la ville de Toul. Quant à la branche cadette, dont je suis issu, ainsi que votre mère, elle est roturière, ce qui explique la foule d'injustices qui furent commises au détriment de nos aïeux, et que, jamais, nous n'avons pu entrer dans les familles princières. Et voilà comment les wallonismes sont des fautes, et les gallicismes, des tournures permises et honorables. Ne récrimions pas, mon cher neveu ; il ne servirait de rien, et, puisque c'est la branche aînée qui l'emporte, résignons-nous et parlons français.

Outre les flandricismes et les wallonismes, je ne veux pas oublier les solécismes dont se rendent coupables les Belges de Bruxelles. Je connais la *Famille Kaekebroeck*, je connais le *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, je connais madame Verdoemen qui habite Bruxelles, l'hiver, et ma paroisse, l'été, je connais tout, je suis compétent en cette matière : taisez-vous, ne me coupez pas, écoutez-moi. Je vous affirme, d'abord, que l'idiome en usage chez beaucoup de Bruxellois est simplement du flamand littéralement traduit en français, du flamand involontaire. Pour ce qui est de l'idiome de M. Kaekebroeck et de M. Beulemans, c'est plutôt du flamand volontaire, c'est un dialecte nouveau, original, hardi et stupide dû à l'outrecuidance d'un peuple fort qui ne prend pas la peine de respecter les règles parce qu'il ne les a point lui-même créées. Tels, jadis, les Romains marquaient tout ce qu'ils touchaient de l'empreinte de leur génie suprême. La bouche bilingue du présomptueux Beulemans refuse de se discipliner ; ce monsieur est trop indépendant pour vouloir recommencer ses écoles et trop épaissi pour éprouver le désir de l'élégance latine. Et comme il est riche et heureux, il trouve des imitateurs et son langage fait des petits. Je ne donne tort ni à Beulemans, ni aux journalistes qui prennent sa défense. Beulemans a le droit de parler, de manger, de boire et de voter suivant ses convictions ; il est assez grand pour savoir ce qu'il a à faire. Mais, quand Beulemans vote pour les libéraux, je vous défends de dire qu'il a voté pour les catholiques ; quand il met ses doigts dans son nez, ne venez point soutenir qu'il a de belles manières ; et, enfin, quand il parle son charabia, que le père Deharveng ne dise pas qu'il parle belge. C'est faire injure aux autres Belges innocents de les couvrir du ridicule que méritent seuls Beulemans et Kaekebroeck. Est-ce qu'un Flamand qui use correctement de sa langue maternelle mérite d'être tourné en dérision et traité de « Belge » ? Je vous dirai, par parenthèse, que le terme « belge » ne devrait pas servir à injurier les gens qui font des fautes de français. Et Clément Vautel, Albert du Bois, Fernand Séverin et Albert Mockel : allez-vous aussi prétendre qu'ils parlent belge en leurs écrits ? J'espère bien que non. Le Flamand, dont il a été question plus haut, parle flamand, et les quatre Wallons, que je

vous ai nommés, ainsi que beaucoup d'autres écrivent en bon français. Qui alors parle belge ? Sont-ce ceux qui parlent incorrectement le français ? Alors, beaucoup d'habitants et une foule d'écrivains de la France parlent belge. Qui parle belge ? Je vous entends : parle belge celui qui, en Belgique, s'exprimant en français, use de tournures incorrectes. Mais, je me suis tué à vous répéter que ces tournures incorrectes ou barbarismes s'appelaient, tantôt, des flandricismes, tantôt des wallonismes, tantôt « du Beulemans », et qu'à ces termes différents désignant des incorrections différentes, l'on ne pouvait substituer le terme générique de « parler belge » : cela, pour éviter de dire une bêtise et d'être injuste pour ceux de ses concitoyens, qui, comme moi, parlent à peu près correctement.

Et voilà comme quoi, mon cher neveu, les généralisations conduisent parfois les meilleures têtes à s'embrouiller et comment, sous prétexte de zèle grammatical, un père Jésuite a versé dans l'injustice.

Je lui redirai tout cela, et de façon plus claire encore, quand je le verrai.

Ce parler « belge » est, d'ailleurs, le seul solécisme que j'aie trouvé dans son livre.

Ici, tout le monde va bien, et, n'était la hausse générale des prix, personne ne se plaindrait légitimement. Au revoir !

Votre oncle affectionné,

LUCIEN-JOSEPH PECQUET,
Curé.

Pour copie conforme :
OMER ENGLEBERT.



La Présentation au Temple

Volet du Triptyque de « l'Adoration des Mages »
par Hans Memling (Hôpital St-Jean, à Bruges)

A côté de *Hugo de Gand* et de *Roger de Tournai*, avec lesquels, non sans raison, il est souvent confondu, *Hans de Bruges* peut être placé au premier rang des géants de la peinture religieuse.

Il est un des hommes exceptionnels qui semblent désignés par la Providence pour exprimer l'inexprimable, je veux dire le *dédans* mystérieux des âmes saintes, et, jusqu'à un certain point, la grâce surnaturelle.

C'est bien sous ce jour-là que Memling nous apparaît, dans sa *Présentation au Temple*, du musée de l'Hôpital St-Jean à Bruges. Elle forme le volet droit du célèbre triptyque de l'*Adoration des Mages*, dont le volet gauche est le plus gentil Noël du monde. Avec toute l'harmonie de ses tons sourds, que chérit l'artiste, son rouge et sa sanguine, ses bleus profonds, ses bruns et ses noirs veloutés, il nous fait voir, à gauche, dans ce « berceau » où naît le divin *Agneau*, le berceau même de l'Église ; au centre, il célèbre, dans le plus accompli peut-être de ses tableaux, l'appel sublime de cette Église aux peuples assis à l'ombre de la mort ; à droite, enfin, offrant l'oblation pure, sainte, immaculée, c'est encore l'Église, dans la personne de Marie, la Vierge-prêtre, qui monte au seul véritable autel, et, après son sublime offertoire, remet, entre les mains du prêtre, l'hostie du sacrifice nouveau, le pain vivant descendu des cieux.

Ainsi se transpose la scène du Temple ancien.

Memling en fait une *Action* qui se passe, chaque jour encore, sous nos yeux, et qui ne cessera que lorsque se consommeront les siècles. A la vérité historique, sauvegardée d'ailleurs en son fond, le poète, le symboliste qu'il est, et qu'ils sont tous, à cette époque, préfère la vérité mystique, qui est bien la vérité elle aussi.

Et, tout de suite, quelle ampleur prend le sujet !

La petite chapelle romane, d'un gris quelque peu doré, où les colonnettes, aux gorges ravissantes, montent, comme des tiges d'épis,

mais sans nœuds, vers les hauteurs, ainsi que les saintes pensées ; où les baies, aux arêtes admirablement dessinées, ne sont que des jours consentis et pris à demi sur l'extérieur, demi-jours légèrement bleus ; où le portail donne sur un long préau monacal, et ne laisse guère entrer la lumière du dehors ; cette petite chapelle romane, mystiquement éclairée, et par Celui-là seulement qui sera appelé la *Lumière*; *lumen ad revelationem gentium*, est toujours, pour Memling, le symbole de l'Église catholique s'élevant, avec sa calme splendeur de monastère, au milieu du monde ; ou encore la ravissante miniature de ces vaisseaux immenses que l'Art de l'Église appareillera au centre des cités, et qu'on décorera du nom de Cathédrales.

L'autel est là, bien planté dans sa simplicité, encadré de vertes courtines sur lesquelles se détachent la blancheur du cierge, le petit bulbe de feu, et aussi l'ocre du chandelier. Habillé de fin lin, dont le vert en bordure rappelle le rideau, tandis que musent, sur les degrés, le gris et le bleu, c'est l'autel préparé pour la Messe. Marie vient d'y offrir l'hostie vivante. L'offertoire est à peine fini. Sur la table traînent encore les langes aux ombres bleutées, et, attention touchante du moine, la partie inférieure de son scapulaire brun, qu'il y avait étendu, ainsi qu'un corporal.

Nu, ainsi qu'une victime entièrement vouée, victime à la chair blanche et fraîche, n'ayant, pour tout mouvement, que celui de la main gauche vers Siméon, l'Enfant, dont la physionomie est au-dessus de son âge, abaisse les paupières et réfléchit sur un autre offertoire, sanglant celui-là, que sa divine prescience dresse devant Lui ; geste communicatif, qu'esquisse avec Jésus tout le conciliabule d'âmes d'élite, méditant, paupières mi-baissées, la même vision intérieure ; formant, derrière Jésus, comme une sorte de vivant rétable ; formant, autour de Celui qui sera, qui est déjà un *signe de contradiction*, un trio de compassion et d'amour.

A l'arrière-plan, l'artiste a placé Joseph un peu dans l'ombre, mais comme à regret, et parce qu'il fallait rompre la symétrie du groupe, sans pourtant l'écarter de la scène principale, qui se passe au fond des cœurs ; car il suffit de considérer son front incliné, ses yeux rêveurs, distraits du pauvre panier d'osier, où sa main prend les petites colombes, pour s'apercevoir aussitôt combien sa pensée est à l'unisson de la pensée des autres.

C'est la minute du silence !...

Le saint vieillard Siméon (dont l'Évangile ne dit pas qu'il était prêtre, mais qui l'est aux yeux de Memling, et qui est même, un prêtre de la *Loi nouvelle*), le saint vieillard reçoit l'Enfant, avec cette vénération timide, *justus et timoratus*, celle du premier-communiant et celle aussi du prêtre à cheveux blancs, qui, regardant l'Hostie consacrée, avant de se communier lui-même, tremble que ce ne soit pour la dernière fois. Siméon n'ose pas toucher, de ses mains indignes, cette chair divine que Marie seule est digne de toucher ; mais, le front penché vers le Trésor de la terre et des cieux, il est là comme le symbole du prêtre, souple aux invites de la grâce, et qu'éclaire le Saint-Esprit : c'est une minute d'extase. L'Esprit, au dedans, parle : « Le Messie que tu attends, le voici, tu l'as devant tes yeux de chair, ainsi que je te l'ai promis ». Et peut-être les lèvres du bon vieillard vont-elles se reposer, un instant, sur le front qui sera un jour percé d'épines, Dieu allant toujours au delà de ce qu'il a promis ; purifiées, comme autrefois celles du prophète au contact du charbon ardent, les lèvres de Siméon vont prophétiser divinement :

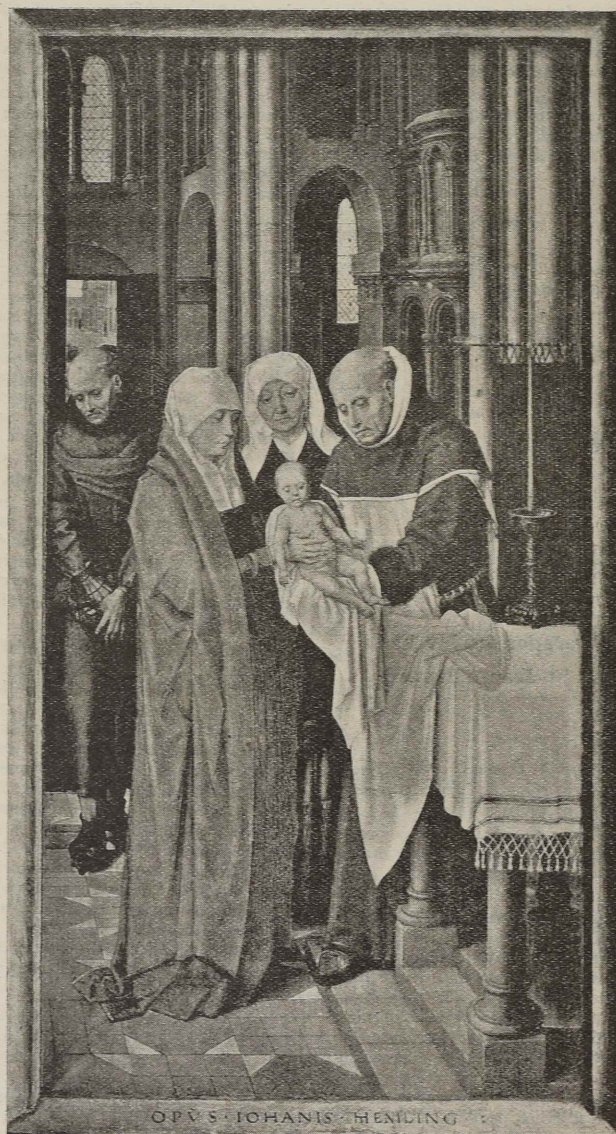
Maintenant laisse ton serviteur s'en aller en paix,
O mon Maître, qui tiens
Si bien ta promesse !
Car mes yeux ont vu *ton salut*, celui que tu préparas
A la face de tous les peuples,
La *Lumière* qui fera sortir, des ténèbres,
Les nations,
La *Gloire d'Israël*, ton peuple !

Hans Memling a visiblement choyé cette figure sacerdotale ! Il n'a pas fait le portrait brutal d'un moine, comme l'aurait fait sans doute un Van Eyck ou un Gérard David ; mais il l'a regardé à travers le prisme d'une tendre affection ; et c'est son âme qu'il nous livre bien née. Le maître se fait bon enfant, si j'ose dire, efface la rudesse des rides, appuie un peu pour l'accent, avec cette mesure qui est le secret du génie. Sur ce visage parcheminé, si honnête et si clair, il y a comme une rapide caresse, où quelqu'un a mis le meilleur de son cœur.

Ah ! quelle probité ! Quelle sincérité !... Ces deux vertus jaillissent de partout. Toutes pures et comme sous des doigts de fée, elles jaillissent, lorsque l'artiste dresse, devant nos yeux, la merveilleuse stature de la bénie Vierge. Fille de grande race, elle est là sans pose, ingénument belle, toute à sa haute mission. Pensée d'une pudeur charmante, Hans lui donne les habits de religieuse, et, vraiment,

Madone, qui, par un talent aussi personnel et aussi profond, ont pu réunir, avec autant de discrétion, la grandeur et la bonté, la gravité de l'inspiration et la tendresse aimable, l'extase en dedans et le souci extérieur de l'enfant.

Il y avait là aussi, dit l'Évangile, une veuve, remplie de l'Esprit de Dieu, qui s'appelait Anne, fille de Phanuël, de la tribu d'Aser,



qui donc, après le Prêtre, est plus proche de Marie que la religieuse ? La Vierge-prêtre a donc pris la coiffe blanche, aux ombres bleutées, le beau manteau bleu de roi, aux bords dorés. Sa robe est plissée comme l'aube et le manteau drapé dessus est d'une coupe monumentale. L'arabesque monte en s'incurvant gracieusement, et, comme au sommet des lis, voici la fleur au grain serré, satiné fin, fleur idéale : visage noble, aux traits adoucis, arrondis, assouplis, avec une science consommée s'encadrant dans la coiffe ou s'élevant sur les rabats.

A travers les siècles chrétiens, bien rares sont les artistes de la

avancée en âge. Elle ne s'éloignait jamais du Temple. Nuit et jour, elle servait Dieu dans les jeûnes et de continuelles prières. Elle rendait grâces et bénissait le Seigneur...

Memling a voulu lui donner la guimpe si chaste des moniales. Il en a fait le type de la femme forte, de la chrétienne dévouée au service de Dieu. Son visage osseux est dessiné avec une attention particulière. Elle regarde, elle aussi, avec les yeux de son âme...

Joseph est un portrait de moine, qui a posé d'ailleurs, bien des fois, devant l'artiste, dont il était le familier sans aucun doute.

Avec une sympathie visible, et cette joie d'avoir à exprimer une belle âme contemplative dans son geste ingénu, Memling s'est amusé à dessiner la fossette de la joue gauche et les menus stigmates d'une vie pénitente et toute sacrifiée.

Commandé en 1479, par le Frère Jean Floreins van der Riist, trésorier et frère-jangeur de l'Hôpital St-Jean, dont le monogramme se lit au revers, et dont le portrait se trouve à gauche du panneau central, ce triptyque est le plus achevé peut-être de toute l'œuvre de Memling. Le peintre s'y montre au courant de tous les secrets de son métier ; il connaît à fond la nature. Il est réaliste, c'est évident. Mais il est plus évident encore que les âmes l'intéressent d'abord et que rien ne vaut, à ses yeux, le plaisir de les exprimer. D'un goût mûr, épuré, élevé, il se possède, se retient, plein de respect devant les âmes.

Les mystères chrétiens sont, pour Memling, des thèmes tout gonflés de la plus haute poésie. On nous dit qu'il aimait à représenter

les traits de sa physionomie si éveillée, soit à l'embrasure d'une porte, soit sur le bord d'une fenestrelle, pour rappeler que volontiers son âme de grand chrétien assistait à ces mystères sublimes. Cela n'était vraiment pas nécessaire. Son âme est là partout présente : on la devine partout. Le cierge qu'il a allumé sur l'autel est le symbole de cette *Lumière qui fait sortir, de leurs ténèbres, les nations*, et de cet *Amour* qui se consume toujours pour elles...

Et voilà pourquoi, chez nous, on bénit les cierges, en cette fête de la Présentation que nous appelons la *Chandeleur*.

Chez les Grecs, elle porte la dénomination de *Fête de la Rencontre*. Les plus belles âmes de ce temps-là se sont, en effet, rencontrées, en cette minute solennelle.

Pour nous entretenir éloquemment d'une telle *Rencontre*, Hans Memling n'avait qu'à laisser parler son cœur.

TH. BONDRUIT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'incinération à la Chambre

Sont-ils assez piêtres les avocats du tout-au-feu à la Chambre belge ! Libres-penseurs honteux, franc-maçons couards, ils dissimulent le tablier et le triangle sous l'écharpe tricolore, suent la peur, s'entortillent dans des tartuferies prétendument scientifiques et n'osent pas carrément déclarer leur haine de la sépulture chrétienne à laquelle ils veulent substituer la sépulture païenne. C'est sur un ton d'enterrement, avec des airs de croque-mort, dans des discours kilométriques, mornes comme la pluie, qu'ils délayent le « Brûlons nos morts », mot d'ordre des Loges. O l'anticléricalisme macabre et funambulesque tout à la fois ! Faut-il qu'ils sentent peser sur eux l'universelle réprobation du sens commun, la protestation des instincts les plus élevés de notre nature en plein accord avec la discipline rituelle de l'Église pour qu'ils soient à ce point dépourvus de cranerie et de toupet ! Encore s'ils escomptaient la chance de duper l'opinion, mais qui donc peut se méprendre sur le fond de leur pensée ?

Nous voulons rompre avec la tradition dix-neuf fois séculaire des peuples les plus civilisés, parce que cette tradition, qui remonte à l'âge apostolique, est chrétienne. Tout simplement. Nous rejetons l'inhumation parce qu'elle se réfère au symbolisme spiritualiste et chrétien de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair ; nous revendiquons l'incinération, parce qu'elle se réfère au symbolisme matérialiste et païen de l'anéantissement total. Nous voulons racler, effacer dans les usages et les institutions jusqu'au dernier vestige de la croyance à l'au-delà, nous voulons tuer le culte des morts qui entretient au sein des masses la pensée d'une vie future et le remplacer par l'industrie funéraire des produits de la combustion humaine, qui peut devenir si lucrative. Nous voulons le crématoire précisément parce qu'il est l'antithèse absolue du *dortoir* (cimetière). Nous entendons jeter au four l'animal humain mort parce que l'homme n'est qu'un animal dont la destinée s'achève sur cette terre.

Au lieu de ce langage net, franc, catégorique, nous sommes condamnés à subir des harangues infiniment filandreuses, dont le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle entassent un Pélon de sottises sur un Ossa de paralogismes. Elles ne sont d'ailleurs que l'étrépage de l'Exposé des motifs de la proposition de loi sur l'incinération facultative dont M. Buisset est l'auteur, où le vrai, l'unique motif n'est pas même insinué, mais masqué par une ribambelle d'arguments hétéroclites et biscornus, considérations d'hygiène, raison de sentiment, droit de disposer de son cadavre comme de ses vieux vêtements, devoir de faciliter les recherches médico-légales !

Le piquant de l'aventure, c'est que toute cette chevauchée de faux motifs fut précipitée dans le vide par M. GOLLIER, dès l'ouverture

de la discussion générale. Du revers de la main, le député de Bruxelles, qui s'est révélé là excellent *débater*, avec une force de logique irrésistible, a culbuté l'infortuné porte-parole de la Loge et sa montagne d'arguments.

Mais, mon cher collègue, si vos motifs sont autre chose que des billevesées, si les cimetières sont des foyers d'universelle infection, si les morts inhumés tuent les vivants qui les environnent par les gaz méphitiques et les eaux potables polluées, si la crémation est seule capable d'éclairer de ses flammes les recherches de la justice sur les crimes d'empoisonnement, si la religion des morts demande qu'on épargne à leurs cadavres les horreurs de la décomposition souterraine pour leur permettre de gigoter dans le four, si comme vous le prétendez l'ordre public, l'intérêt public exige impérieusement l'incinération, il n'y a pas à barguigner, votre proposition de la rendre facultative est d'un illogisme flagrant, il faut la décréter dare dare universellement obligatoire sous les sanctions les plus sévères, il faut l'étendre aux cadavres d'animaux, il faut exhumer tous les gisants de leurs fosses, il faut brûler, brûler tant qu'on pourra, jusqu'à ce que tous les pourrissoires aient disparu et que règne enfin la salubrité, et avec elle, la sécurité du monde.

Sommes-nous d'accord, mon cher collègue ? — Et le cher collègue, ayant été cuit à point d'un côté sur le gril du dilemme fut prestement retourné de l'autre pour être totalement rôti.

Mais si, mon cher collègue, la science vous donne tort sur toute la ligne, s'il n'y a pas un seul hygiéniste qui prenne à son compte vos affirmations de pure fantaisie, s'il est archi-démonstré que la nocivité des cimetières bien tenus est nulle, que leur atmosphère est identique à celle des endroits les plus salubres, que la pollution des eaux par les inhumations est un mythe, que ce sont les vivants qui donnent la mort, s'il n'y a pas un seul médecin légiste qui ne voie dans la réduction en cendres d'un cadavre un obstacle radical à la découverte du crime d'empoisonnement et partant une prime d'impunité, offerte aux empoisonneurs, si vos arguments se retournent contre votre thèse, si le bien public, l'ordre public lui-même réclame dans ce dernier cas le maintien de l'inhumation, alors, mon cher collègue, ne demandez pas à la Chambre de vous suivre dans cette folle équipée.

Et tout l'exposé fut ainsi décortiqué jusqu'à sa dernière fibre, dépiant jusqu'à l'os, à l'aide d'une documentation précise, scientifique, inexorable, agrémentée de « l'honorable collègue », du « cher collègue », qui vous donne la sensation de la griffe féline jouant avec la souris jusqu'à l'étranglement.

Je relève uniquement cette considération si intéressante en confirmation de la thèse :

La guerre a fourni une curieuse expérience. Pendant quatre ans, des milliers et des milliers de soldats furent inhumés dans des conditions défectueuses au mépris de toutes les prescriptions hygié-

niques, — et le moyen de respecter l'hygiène, quand on pouvait à chaque instant être surpris par l'ennemi ?

Pendant quatre ans, de l'Yser aux Alpes, des millions d'hommes vécut sur un terrain jonché de cadavres en putréfaction. A certains endroits, notamment au fortin de Beauséjour, les parapets des tranchées étaient formés de cadavres amoncelés sous une légère couche de terre. L'air était souvent irrespirable. Cependant l'état sanitaire de l'armée fut toujours excellent, sauf la grippe épidémique de 1918, due à d'autres causes d'ailleurs et aussi répandue, sinon plus, parmi les civils que parmi les soldats.

Il n'y a pas lieu non plus de tenir compte d'une épidémie de fièvre typhoïde dont souffrirent nos soldats en 1914 ; les cadavres qui n'avaient pas encore eu le temps de se décomposer, n'y furent pour rien.

Enfin, pour couper une bonne fois les ailes à la légende des cimetières meurtriers, la Chambre me permettra de lui communiquer les résultats d'une enquête officielle entreprise en France, en 1915, à l'occasion d'un projet de loi relatif à l'incinération obligatoire des soldats décédés non identifiés.

« La Commission de l'armée du Sénat, disait le rapporteur, a l'honneur d'apporter son avis devant vous... Sa tâche était facile. Plus de quinze mois d'une guerre qui se déroula dans une lutte de tranchées, front à front, souvent très meurtrière, avec impossibilité de recueillir les cadavres pendant de longs mois sur la ligne de combat, constituent une vaste expérience propre à éclairer les hygiénistes sur les dangers des matières putrides et sur les relations de ces matières avec l'écllosion des épidémies. Les chaleurs de l'été auraient dû contribuer même à exaspérer les phénomènes morbides, si tant est qu'ils dussent se révéler.

Or, l'expérience a démontré péremptoirement que les cadavres en putréfaction n'ont déterminé aucune épidémie... Les maladies contagieuses sont dues à des microbes spéciaux dont l'air atmosphérique n'est pas le véhicule ordinaire. »

Qui ne voit, conclut l'orateur, quelle force de tels documents apportent à notre thèse et comment le premier argument de M. Buisset s'en trouve complètement ruiné ? »

* * *

On conçoit aisément que sur la question de sentiment, bazarrément invoquée par le défenseur de l'incinération, son contradictoire avait beau jeu, et ce n'est pas la « Charogne » de Baudelaire, déclamée par M. Piérard, qui puisse donner une ombre de vraisemblance au frivole prétexte d'épargner notre sensibilité en abolissant la décomposition cadavérique que recouvre le mystère de la tombe.

Il se rencontre toujours, il est vrai, des esprits que la nouveauté pique et attire et de faibles cervelles qui tournent à tout vent. Je voudrais voir les dames, ces jeunes femmes qui penchent de ce côté par snobisme devant le spectacle d'une crémation, elles seraient pour le moins prises de crise nerveuse, puisque telle en est l'horreur que des hommes témoins de l'opération ont été frappés de folie. Henri Lavedan qui avait assisté, au crematorium de Milan, à l'une de ces scènes, dignes de l'imagination infernale d'Edgard Poë, l'a décrite avec un réalisme saisissant :

« Certainement, c'est la plus poignante impression d'horreur que j'aie jamais éprouvée, telle que je ne tenterai même pas de vouloir la rendre. Au seul souvenir de ce corps se tordant, de ces bras battant l'air, demandant grâce, de ces doigts crispés et s'enroulant comme des copeaux, de ces jambes noires qui donnaient de grands coups de pieds, ayant pris feu ainsi que des torches (un instant je crois l'entendre hurler), il me court des frissons, j'ai la sueur au front et respectivement je compatis au supplice de ce mort inconnu dont j'ai entendu la chair crier et protester. »

Il est manifeste que l'Eglise, en réprochant cette sauvagerie sacrilège et horifique, est ici, comme toujours, d'accord avec le cœur, avec le sentiment de tendre respect pour nos défunts que les mœurs chrétiennes ont affiné chez nous. Les émancipateurs de la chair, dès que la vie s'en est retirée, s'en montrent les pires contempteurs. Les ignares Aliborons de la Chambre qui en appellent aux bûchers de l'Inquisition espagnole, uniquement allumés par le bras séculier, pour justifier la barbarie du four crématoire, n'entendent rien à cette maternelle délicatesse de l'Eglise qui persiste à vénérer dans la dépouille de ses enfants l'habitable de l'Esprit-Saint. Que dis-je ? Il leur échappe même que la lente métamorphose dans le tombeau laisse subsister cette illusion chère à l'amour que la personne y est encore intacte. Violente et brutale, la crémation anéantit cette image, c'en est fait en une heure. On voit disparaître le mort dans la fournaise — et l'on vous restitue un kilogramme d'os calcinés ! Avec quelle vérité péné-

trante, M. Jules Rochard écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* : « Je ne me figure pas un père ou un époux en pleurs ou en prières devant un récipient dans lequel il a vu mettre quelques débris d'os calcinés. Je me le figure encore moins cherchant au milieu de la foule dans l'enceinte encombrée d'un columbarium, le numéro de la case qui renferme les restes de son enfant. »

Après cela, il y a des originaux à qui cela ne répugne pas, mais on ne légifère pas pour les originaux. J'ai même rencontré une jeune dame du meilleur monde à laquelle souriait fort la pensée de posséder chez elle, sur une console élégante, style Louis XV, dans une petite baie artistement aménagée, les urnes funéraires coquettement enjolivées, contenant les cendres des siens parfumées d'essences à la mode, sous de belles inscriptions funéraires poétiquement tournées.

Elle n'ajoutait pas qu'elle s'en servirait comme de poudre à sécher l'encre. Mais il est certain qu'avec l'affaiblissement du respect religieux, mystique, si l'on veut, envers les morts, coïncide l'idée de l'utilisation des restes de l'homme. N'est-ce pas un Anglais, Henri Thompson, qui s'est livré à cette étrange supputation : « Vu le nombre des décès dans la ville de Londres, on pourrait y recueillir, à la fin de chaque année, au moyen des appareils crématoires, deux cents mille livres d'ossements humains destinés à engraisser le sol. Ce serait une diminution considérable sur le capital exporté. »

Écartez la religion, éloignez le prêtre des funérailles, le respect de la mort s'en va, l'enfouissement fait place à l'incinération et sur cette pente on glisse rapidement, si on ne s'y précipite pas, jusqu'à l'industrialisation.

Ah ! certes, nous n'en sommes pas là et les crématisés ont beau gonfler leurs statistiques pour donner le change et faire croire à une pression de l'opinion à laquelle la Chambre ne pourrait résister, M. Gollier a crevé cette baudruche, ramené la réalité de ces chiffres à un pourcentage insignifiant d'excentriques, montré d'irréfutable façon avec quelle énergie l'âme populaire s'insurge contre cette dégradation de la mort. Il est de ce fait une preuve saisissante qu'il n'a pas manqué d'apporter à la tribune. Lorsque, le 18 juin 1915, la Chambre des députés français vota l'incinération des soldats tués, non identifiés — et l'on sait que la discipline de l'Eglise se relâche de ses rigueurs dans tous les cas où la sépulture normale devient moralement impossible, épidémies, catastrophes, guerres, — à peine la proposition fut-elle votée « de toutes parts », c'est le rapporteur du Sénat qui parle, s'éleva contre elle un sentiment à peu près unanime de réprobation. C'est par milliers que se comptent les protestations qui, de l'intérieur du pays, furent adressées à la Commission du Sénat. Celles qui lui venaient du front n'étaient ni moins nombreuses ni moins énergiques. Elles émanaient d'incroyants tout autant que de croyants. Et le rapporteur se voyait forcé de conclure : « Comment nier et même discuter la puissance et l'intensité de ces sentiments et de ces croyances — appelez-les des préjugés, si l'on vous plaît de nommer ainsi des sentiments universellement partagés, alors que tous les jours, sur le front, des soldats ne craignent pas de s'exposer à la mort en allant en avant des lignes, chercher les corps de leurs camarades, dans le seul but de leur donner une sépulture décente, alors que, bien souvent, les familles entreprennent de longs et douloureux pèlerinages pour se procurer la consolation suprême de retrouver et d'ensevelir pieusement les derniers restes d'un fils, d'un époux, ou d'un père. »

Telle fut l'émotion suscitée alors dans l'opinion publique que force fut au Sénat d'enterrer le projet que la Chambre avait voté.

N'est-il pas manifeste, par ailleurs, que l'installation d'un four crématoire aux tranchées eût été un spectacle démoralisant, en redoublant l'horreur du trépas ? N'est-il pas manifeste surtout que nos jass n'auraient pas cédé sur ce point aux poilus et se seraient révoltés avec la même indignation contre l'idée d'un pareil sort infligé à leurs morts héroïques ?

M. Gollier a pu affirmer, en finissant, sans se départir de la plus rigoureuse vérité, sans verser dans le moindre exagération, que le vote de la proposition Buisset « serait de la part du Parlement un défi au bon sens, un défi au sentiment, un défi à la science ».

Toutes les arguties dans lesquelles se sont emparés les partisans de l'incinération : MM. Buisset, Ernest, Piérard n'ont fait qu'ajouter à leur déroute, l'éloquent discours de M. Seghers fut une triomphante réplique du bon sens, du sentiment et de la science. Il en faudrait désespérer à la Chambre si elle ne réservait pas à ce projet rétrograde et odieux les honneurs du four législatif le plus incinérant.

J. SCHYRGENS.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

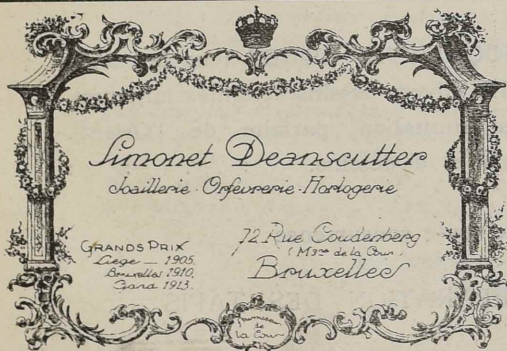
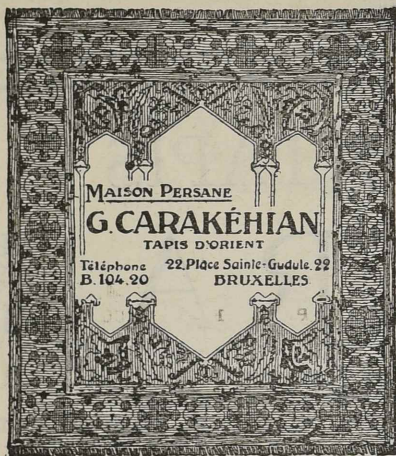
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS